

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

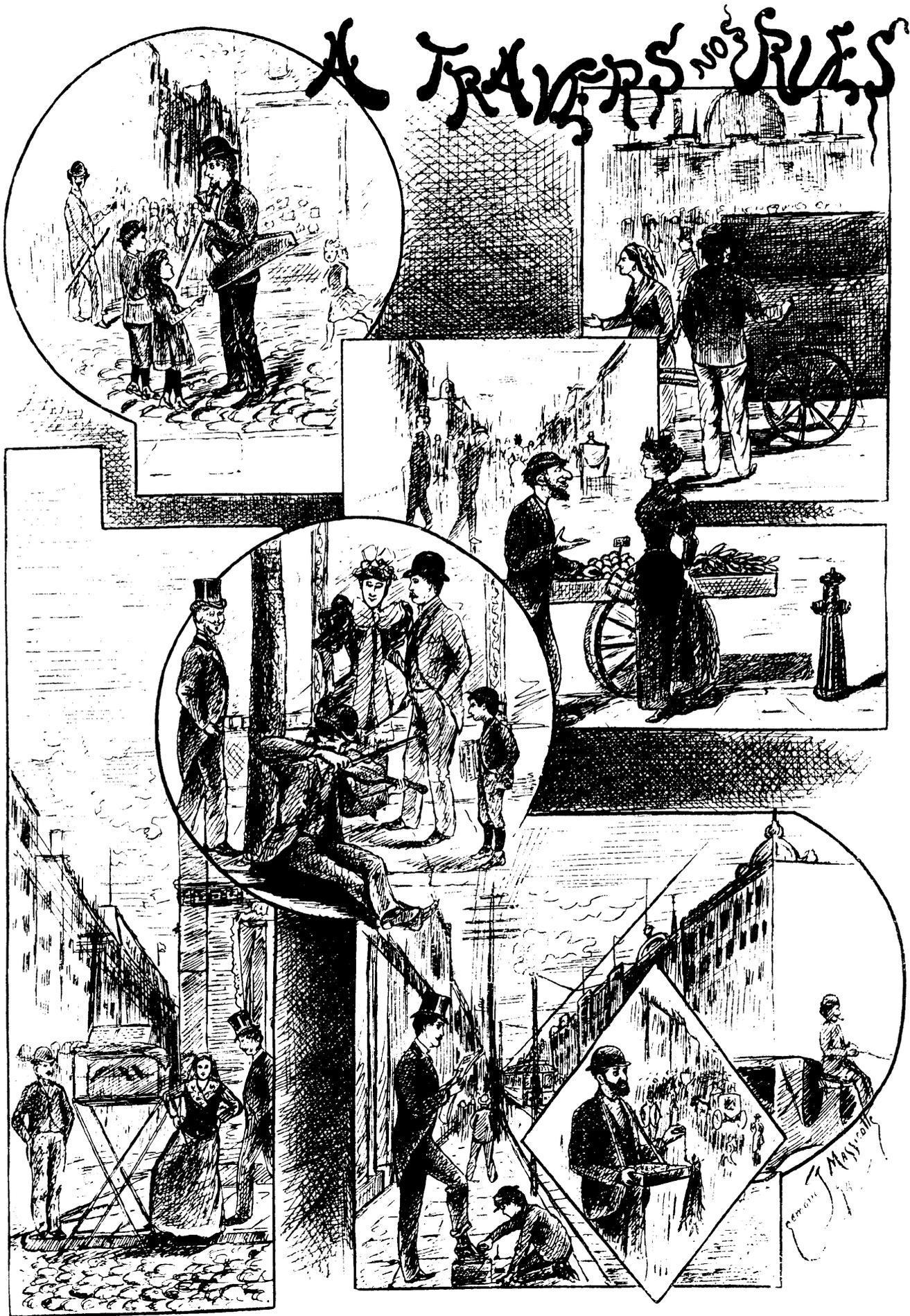
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 530—SAMEDI, 30 JUIN 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL—A TRAVERS NOS RUES, DESSIN DE EDMOND J. MASSICOTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 JUIN 1894

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-nous, par Léon Ledieu. — A travers nos rues. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ. — Banque Jacques-Cartier. — Poésie : L'adieu, par Paul Bourget. — Six anarchistes fusillés — Amitié et calomnie, Bluet. Deux nouveaux académiciens : MM. Paul Bourget et Albert Sorel. — Saint-Jovite (avec gravure). — La mort du toreador Espartero. — Coups de crayons, par Jean Grange. — Rapport de la banque Jacques-Cartier. — Le prêtre et le médecin, par H. L. — Le secret de vivre en paix. — Poésie : Hommage à Léon XIII, par Le petit roseau. — Nouvelle inédite : Un drame ignoré, par Pedro. — Les légendes du pays que j'habite, par Paul Calmet. — Chronique de la mode (avec gravures), par Blanche Valmont. — Explication des toilettes. — Propos du docteur. — Les jeux d'Echecs et de Dames. — Choses et autres — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES. — Montréal : A travers nos rues — Espagne : L'exécution des anarchistes de Barcelone. — Espagne : La mort du toreador Espartero — Les nouveaux académiciens : M. Paul Bourget ; M. Albert Sorel. — Montréal : La nouvelle station de pompes à l'encoignure des rues Rachel et Amherst.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



N a beaucoup parlé de crimes et surtout de criminels pendant le mois qui finit. C'est du reste la saison où les cerveaux surexcités par le soleil perdent un peu de leur équilibre et se lancent dans des aventures extra-légales.

Les hommes dont on s'est occupé n'ont cependant pas commis leurs méfaits cette année, mais c'est dernièrement que nous venons d'en avoir l'épilogue.

Parmi ces criminels, trois surtout s'étaient acquis une notoriété peu enviable : Eratus Wiman, Hooper, et Morrison, chacun d'eux appartenant à une classe spéciale de la société.

Le premier, Wiman, homme de la haute finance, des plus en vue aux États-Unis et au Canada, très instruit, bon orateur, après avoir joué avec les millions, s'est laissé aller jusqu'à commettre un faux.

Comment expliquer comment un homme de sa valeur, possédant des connaissances peu ordinaires a pu se laisser aller à la dérive jusqu'à perdre à ce point le sentiment de l'honneur ? C'est ce que je ne puis comprendre.

Il compte cependant encore beaucoup d'amis, chose assez rare quand on est tombé, on dit même qu'il a été poursuivi à outrance par ceux dont il avait édifié la fortune et que ces derniers auraient

dû se montrer moins durs envers leur ami et associé, mais la faute n'en existe pas moins et elle est irréparable.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords, On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Le cas de Hooper est moins intéressant. C'est un individu qui a reçu une bonne éducation et possède une instruction moyenne. Il était capitaine de la milice et employé public.

Vous connaissez son histoire. Excentrique de sa nature, il avait épousé une jeune fille plus déséquilibrée encore que lui, et cette alliance de religions, de races et de langues différentes ne fut pas, ne pouvait être heureuse.

Accusé d'avoir empoisonné sa femme, il eut la chance de sauver sa tête des mains du bourreau, mais le sort lui fut moins favorable au second procès qu'il subit pour tentative d'assassinat.

Il s'en est tiré avec vingt-cinq ans de pénitencier.

Le troisième — il est mort aujourd'hui — est le fameux Morrison, le meurtrier qui se rendit célèbre il y a quelques années, alors que, poursuivi par la police, il se déroba pendant plusieurs mois à ses recherches, trouvant une retraite dans les bois ou chez ses amis, jusqu'à ce qu'on réussit à le prendre.

Cette arrestation était rendue plus difficile encore par la nature même du pays, nature sauvage et boisée, et par l'appui que le criminel trouvait chez ses compatriotes qui forment dans ce coin de notre province un clan d'Écossais, dont beaucoup ne parlent que la langue de leurs montagnes d'Écosse et semblent refractaires aux lois et à la civilisation.

On a surnommé Morrison le Rob Roy du Canada, mais cette appellation m'a toujours paru tenir plus de l'hyperbole que de la vérité.

Quoi de commun, en effet, entre ce vulgaire individu qui a tué un huissier et le héros de Walter Scott, chef de brigands qui tint tête si longtemps au duc de Montrose ?

Malgré sa culpabilité évidente, malgré tout, il avait cependant réussi à s'acquérir les sympathies qui ne voyaient sans doute en lui que l'homme un peu primitif, ivre de liberté et qui ne voulait relever que de lui-même.

Condamné à dix-huit ans de pénitencier, c'est-à-dire à la privation d'air, le malheureux ne tarda pas à s'étouffer et, voyant qu'il dépérissait toujours, le gouvernement lui fit grâce au bout de six ans.

Transporté à l'hôpital, au sortir du pénitencier, il est mort le soir même de son premier jour de liberté.

Ce dénouement aussi subit a quelque chose de poignant et l'on ne peut s'empêcher d'être ému en voyant mourir ce pauvre diable qui avait tué pour rester libre, et qui a tant souffert de sa réclusion qu'il n'a pu remplir ses poumons d'air par sans succomber.

Le sort de ces trois hommes comporte un enseignement qu'il faut méditer.

Passer des criminels, aux juges et au barreau, la transition peut paraître un peu raide, mais je n'y trouve rien d'inconvenant ; le monde n'est-il pas plein de contrastes.

A peine l'honorable juge Johnson, nommé chevalier il y a quelques années, était-il disparu, que son collègue, l'honorable juge Cazeaux prenait le titre de sir Louis Napoléon qui lui a été octroyé par la reine, et c'est à cette occasion que le barreau vient de lui offrir un banquet, dont le menu restera comme un des spécimens les plus originaux du genre.

Ce menu a été fait sous forme de sommation, du même format, et au premier abord on le prendrait plutôt pour un document judiciaire que pour une invitation à un excellent dîner, comme on n'en sert qu'au château Frontenac.

Voici comment est rédigée la première page :

CHATEAU FRONTENAC

QUÉBEC

Le barreau de Québec

Demandeur,

vs.

Sir Louis-N. Casault

Invité.

BREF ET SOMMATION

Cause d'action..... Un dîner
Jour de l'entrée..... 18 juin 1894

D'autre part se trouve la liste des membres du comité d'organisation, avec ces vers en tête :

Quelles gens êtes-vous ? Quelles sont vos affaires ?
Quels sont ces gens en robe ? Êtes-vous avocats ?

LES PLAIDEURS.

Il faudrait tout reproduire, et je ne le puis ; mais laissez moi citer deux autres, celles du Banc :

Ne raillons point ici de la magistrature.

RACINE.

Et comme il faut joindre l'exemple au précepte, ce vers très sérieux est suivi des trois petits suivants :

C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

BARATUS.

Pour la santé des dames, le menu est plein de grâce :

LES DAMES

Mademoiselle,
C'est un petit exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

LES PLAIDEURS.

Bref, un menu de gens d'esprit.

On dit que le pape se prépare à publier une encyclique pour demander à l'Europe de désarmer, c'est-à-dire d'arrêter la ruine des peuples et de les engager à s'occuper de leurs propres intérêts, sans crainte de voir une nation déclarer tout à coup la guerre à une autre, comme on l'a vu en 1870, alors que l'homme de Sedan jeta la France dans une sinistre aventure, d'où elle sortit meurtrie et amoindrie.

Certes, l'idée est grande, généreuse et digne de Léon XIII, mais que de problèmes à résoudre, avant d'en arriver au résultat rêvé !

L'Alsace et la Lorraine sont là, les enfants doivent être rendus à leur mère avant de déposer dans les arsenaux une baïonnette, un sabre, une cartouche.

Ce rêve de paix est admirable, mais il faut que la famille française soit réunie au même banquet, toute entière, sous le même drapeau avant de désarmer.

Léon XIII a raison ; ce grand homme, aux idées si larges qu'elles déroutent les partisans des vieux systèmes, est si grand, qu'il ne sera peut-être pas compris du chancelier qui a pris la place de Bismarck, dont il a dû accepter le programme.

Or, ce Bismarck, vieillard aussi illustre que mal-faisant, a, un jour, falsifié, dénaturé la situation de l'Europe, quand il a comparé la Prusse à une carpe et la France et la Russie à des brochets, en 1885 :

« Les brochets nous empêcheront toujours de devenir des carpes. »

Ce voleur de pendales ne sait pas ce que l'avenir réserve à cette nation qu'il a faite de pièces et de morceaux qu'il n'a pas su souder d'une manière convenable.

Français et Russes, sommes-nous brochets, comme il le dit, non, mais on peut le devenir et prouver au monde que la France a plus de force de résistance, d'« endurance » que la Prusse qui n'a subsisté que par la permission d'un Français, Napoléon !

Ce fut une de ses plus grandes fautes et elle le conduisit plus sûrement à Sainte-Hélène que les

carrés de Wellington que nos cavaliers ont enfoncés à Waterloo.

Waterloo a été un succès prussien, rien de plus. Les Anglais y ont fait leur devoir, mais sans les autres, que serait-il advenu ?

* * Mais, pourquoi parler de ces choses au temps chaud, alors que nos petits enfants, français et anglais, vont prendre leurs ébats et jouir des vacances qu'il n'ont pas gagnées.

Car on travaille peu dans nos collèges, pendant dix mois, et pas du tout deux mois de l'année, mais il n'en est pas moins vrai, si l'on ajoute foi aux racontars des journaux, que dans nul pays du monde on ne fait plus de progrès au point de vue calligraphique.

Il paraît que ceci suffit à la gloire de notre province.

Tant mieux, mais mon instruction a été si mal dirigée que je croyais qu'il valait mieux écrire mal — calligraphiquement parlant — et écrire mieux à un autre point de vue.

Il y a des gens mal faits, et la preuve, c'est que je fais partie de ceux-là.

* * Au reste, je dois vous dire que tout ce que j'écris n'est peut-être pas exact ; tout cela est affaire d'opinion.

Chez nous, au pays où j'ai appris à aimer ma mère, c'est-à-dire la France, un écolier qui ne savait que bien écrire passait généralement pour un imbécile, parceque nous avions la singulière manie de lui demander des idées et que — effet de métier — il n'en avait guère.

Son écriture figurait dans les expositions, l'auteur recevait un premier prix, et puis... que le diable l'emporte !

Pauvre enfant ! Il ne savait que bien écrire et avait le cerveau vide, mais vide comme celui de chose, vous savez ? votre voisin.

* * Ceci n'est pas inexorablement vrai ; on peut bien former ses lettres et savoir écrire une lettre, mais, il faut l'avouer, la chose est rare.

La forme emporte trop souvent le fond.

C'est le contraire pour les hommes de valeur.

Faucher de Saint-Maurice écrit comme un chat ; Fréchette, très mal ; Salte, pas trop bien ; Legendre, assez mal ; l'honorable P. J. O. Chauveau, ne pouvait même pas se relire ; Decelles, fait le désespoir de ses correspondants ; De Cazes peut se lire, mais difficilement ; J. Edmond Roy écrit des lettres auxquelles on ne peut répondre, bien qu'il soit le meilleur notaire du pays ; Provencher était indéchiffrable ; Tarte fait des hiéroglyphes ; Dansereau le dépasse ; je pourrais prolonger la liste, mais tous ont ou avaient des idées.

Mes enfants, vous qui savez si bien écrire, tachez donc d'employer vos vacances à rédiger chacun, une bonne idée, mal écrite.



A TRAVERS NOS RUES

(Voir gravure)

Quelles scènes, quels croquis n'offrent pas nos voies publiques à l'observateur qui dessine ou qui écrit ! Toute la vie humaine est là. Chacun de nous doit y paraître et y laisser un peu de lui-même. Tous les drames, tous les ridicules, toutes les joies, toutes les pitiés ont place sur ce théâtre. Le vice et la vertu, la rapacité et la générosité s'y couloient en un sans gêne révoltant.

Notre jeune artiste s'est attaché particulièrement, cette fois, à nous montrer certains métiers de la rue.

C'est de la réalité toute pure, et il est inutile des commentaires. Il suffit de jeter un coup d'œil pour que nos souvenirs nous en disent plus long que je ne pourrais en décorer.



Lundi de la semaine dernière, un individu a tiré sur M. Crispi, premier ministre italien. Celui-ci n'a pas été atteint ; l'auteur de l'attentat est entre les mains de la police.

* *

M. l'abbé Deguire, P. S. S., a succédé à M. l'abbé Sentennes, curé de l'église Notre-Dame. C'est M. Troye qui remplace maintenant M. Deguire à l'église Saint-Jacques.

* *

Le conseil de guerre du 6^e Corps, à Chalons sur-Marne, France, vient de condamner à mort deux soldats pour avoir, étant en état d'ivresse, insulté et frappé leur lieutenant et plusieurs autres officiers.

* *

Morisson a obtenu sa liberté, mardi le 19 courant, à sept heures et demie du matin ; il quitta sa prison pour se rendre à l'hôpital Victoria, mais dans l'après-midi, il se sentit plus mal, et à quatre heures, il expira.

* *

Une compagnie américaine va construire un hôtel au milieu de la mer, à dix-sept milles de la côte du New-Jersey. L'hôtel reposera sur soixante tubes en fer qui seront enfoncés dans le sol, sous l'eau, et qui soutiendront toute la construction à quinze pieds au-dessus des plus hautes mers.

* *

Sa Grandeur Mgr Alexandre-Antoine Taché, archevêque de Saint-Boniface, est décédé, vendredi dernier le 22 courant, à 6.10 du matin. Il était âgé de soixante-et-onze ans. La semaine prochaine, nous publierons le portrait et la biographie du regretté prélat.

* *

Nous accusons réception d'une jolie romance : *Le chant du marin*, par M. Pamphile LeMay. Cette nouvelle romance, mise en musique par M. Roch Lyonnais, 110, rue des Fossés, Québec, sera certainement le succès de la saison. Les seuls noms de ses auteurs, poète et musicien, lui garantissent, du reste, un bon accueil auprès de tous ceux qui aiment ce qui est beau.

* *

Dimanche dernier, la fête de la Saint-Jean Baptiste a été célébrée avec grand éclat par tout le pays. A Montréal et dans les paroisses environnantes, des feux de joie ont été allumés, ranimant parmi nous les vieilles coutumes française. La procession, favorisée par un temps splendide, a été magnifique.

Nous donnerons, la semaine prochaine, des vues des différentes sections qui formaient la procession.

* *

Notre confrère, le journal *La Croix*, de Montréal, vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence. Née, comme les grands principes qu'elle représente, au milieu de difficultés inouïes, *La Croix* a pu cependant grandir et prospérer, grâce à des dévouements qui, pour obscurs et cachés qu'ils sont aux yeux du monde, n'en porteront pas moins leurs fruits.

Nous souhaitons à la vaillante feuille un succès toujours croissant.

Une grande et terrible nouvelle nous arrive : M. Carnot, président de la République Française, vient d'être assassiné, à Lyon, où il avait été visiter l'exposition. A neuf heures et vingt-cinq minutes du soir, le Président se rendait en voiture au théâtre où une soirée de gala était donnée en son honneur ; il répondait aux saluts de la foule, quand un jeune homme italien, nommé Cesare Giovanni Santo, s'élança sur le marchepied de la voiture et, rapide comme l'éclair, plongea un poignard dans le cœur du Président. On arrêta aussitôt le meurtrier qu'on eut beaucoup de peine à arracher à la foule exaspérée.

Nous publierons, la semaine prochaine, le portrait et la biographie du Président Carnot.

* *

Samedi, le 30 juin, aura lieu à Saint-Eustache, un pèlerinage historique de la Société des Antiquaires, de Montréal, sous la direction des honorables juges Baby et sénateur Murphy, des MM. J. S. Scheerer, Philippe Dorval, et de Léry MacDonald.

Le programme suivant a été adopté. Départ de la gare Dalhousie à 8.40 a.m. A l'arrivée, à Saint-Eustache, on visitera les points principaux qui se rattachent à notre histoire, comme l'église dont la façade porte encore les marques des boulets de Colborne ; la maison Laviolette, quartiers-généraux de Chénier, en 1837 ; le manoir de Bellefeuille, où sir John Colborne se retira ; l'hôtel Addison, où fut déposé le corps de Chénier ; le manoir du seigneur Globensky, et l'ancien moulin Banal, construit en 1779.

Le lunch sera servi sur l'île du Grand-Moulin.

MM. Peter Murphy, James Ferrier, Alfred Peny, etc., qui ont été témoins de la sanglante tragédie de Saint-Eustache, en 1837, viendront, impartialement, raconter ce qu'ils ont vu alors. Ces anecdotes, dites par des gens si dignes de foi, éclaireront d'un nouveau jour l'histoire de ces troubles politiques.

LE MONDE ILLUSTRE sera représenté à cette agréable et intéressante excursion. Un des artistes de la maison Laprés & Lavergne, dont l'éloge n'est plus à faire, prendra les vues des monuments historiques dont nous avons donné la liste plus haut.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à M. Léry MacDonald, avocat, 180, rue Saint-Jacques.

BANQUE JACQUES-CARTIER

La banque Jacques-Cartier a publié son rapport annuel.

Cette publication n'a certes pas dû lui coûter à faire, car ce rapport est une preuve nouvelle et convaincante de la solidité et de la bonne administration de cette institution.

Malgré le désarroi financier qui a marqué l'année écoulée, entraînant dans une ruine complète des établissements de même genre jusque là réputés d'une solidité à tout épreuve, la banque Jacques-Cartier, non seulement a résisté victorieusement à la tempête, mais encore peut produire les chiffres suivants qui auront plus d'éloquence que notre faible voix :

\$10,000 ont été portés au fonds de réserve, qui atteindra bientôt la moitié du capital.

Un dividende de 7% a été payé aux actionnaires.

Enfin \$48,656 83 ont été réalisés en profits nets !

Disons, en passant, que les actionnaires ne s'attendaient pas à une aussi agréable surprise.

Ils peuvent certainement se féliciter d'un si beau résultat, mais aussi ils doivent surtout se féliciter d'avoir placé à leur tête un président comme M. Alph. Desjardins, ancien maire de Montréal, un directeur gérant comme M. A. L. de Martigny, et ils le leur ont prouvé, du reste, en leur offrant une résolution de remerciements pour les efforts qu'ont fait, pour la banque, ces hommes expérimentés pendant l'exercice écoulé.

L'honneur est tout entier dans la franchise.—
PAUL BOURGET.



L'ADIEU

Lorsque je la revis après tant de semaines,
Tremblante, abandonnant ses deux mains dans les
Elle me dit : " Regardez-moi." [mieuses,
Oh ! comme elle était pâle et mortellement belle !
Et son cœur tressaillit quand je m'approchai d'elle
Avec tendresse, avec effroi.

Je regardai longtemps son col mince, ses lèvres,
Et ses sombres yeux bleus agrandis par les fièvres,
Ses beaux yeux, battus et las.
Un lent sourire errait sur sa bouche pâlie,
Elle me répétait avec mélancolie :
" Comme j'ai changé, n'est-ce pas ? "

Et devant son sourire et sa joue amaigrie
Je ne me souvins plus que sa coquetterie
M'avait tiré des pleurs de sang,
Ni des jours furieux, ni des nuits insensées,
Lorsque loin d'elle, au vent des tragiques pensées
Je criais seul et frémissant.

Tout était oublié, puisqu'elle était si triste
Et si malade ! Hélas ! quel être humain résiste
Au charme amer de la pitié ?
Je la pris dans mes bras et couvris en silence
Sa tête de baisers fous, dont la violence
Me faisait vibrer tout entier.

A cette heure où déjà la mort voisine et prête
Ouvrait l'enfant futile à la crainte secrète
Du divin abîme inconnu,
Sentant que je l'aimais mieux que les fâts frivoles
Qu'elle avait préférés, elle dit ces paroles
A voix basse : " Si j'avais su ! "

Si j'avais su ! Mot triste et sublime, oh ! chérie,
Ce mot si vrai sorti de ton âme meurtrie,
Dans la joie et dans la langueur
Toujours revient, aux yeux obscurs de ma mémoire,
Evoquer ton visage et cette ancienne histoire
Dont j'ai si mal guéri mon cœur.

PAUL BOURGET.

SIX ANARCHISTES FUSILLES

(Voir gravure)

Les complices de Pallas ont été fusillés il y a
quelques jours dans les fossés de Montjuich.

Rien de plus saisissant, rien de plus dramatique
qu'une semblable exécution en Espagne.

La veille, les anarchistes ont été enfermés dans
la forteresse de Montjuich et mis au secret. Un
grand déploiement de gendarmerie et de fantas-
sins autour de la forteresse et sur les routes y con-
duisant annonça à la population ce qui devait se
passer.

A quatre heures du matin, la confrérie de la
Paix et la Charité arriva avec six cercueils pour
Cerezueta, Sogas, Ars, le Français Sabat et Codina,
l'ouvrier si connu à Barcelone, accusés tous d'avoir
favorisé le plan de Pallas et d'avoir contribué à la
confection des engins meurtriers ; le Conseil de
guerre de Barcelone n'avait condamné à la peine
de mort que cinq d'entre eux. La Cour suprême
de Madrid trouva qu'il y en avait un de moins et
renvoya le dossier avec un condamné de plus.

Voici ce qui s'est passé à la place d'armes de la
forteresse au moment de la lecture des procès ver-
baux.

Cerezueta fut amené le premier, gardé par un
peloton de soldats, la baïonnette en avant.

Il écouta la lecture du jugement, très accablé,
les larmes aux yeux. Comme il devait signer, il
se refusa en disant :

— Non, je ne signerai pas, je suis innocent.

Il fut conduit à la chapelle. Il ne pouvait pas
marcher. Une fois à la chapelle, il se jeta sur le
lit et se mit à sangloter, faisant mal à voir.

Le deuxième condamné était Sogas. Très émo-
tionné aussi, il ne voulut pas signer. Il traversa
la place d'armes dans un état de désespoir impos-
sible à décrire.

Vint le tour de Ars, alias Pelat. Ah ! celui-

là n'avait pas froid aux yeux. Il sortit de son ca-
chot en chantant un hymne anarchiste. Il enten-
dit le jugement avec un geste de mépris, et une
fois à la chapelle, il regarda le crucifix attaché au
mur et dit à ses gardes ;

— Enlevez-moi ça !

On l'enleva.

Bernat passa quatrième. Il entra dans la cour,
chantant gaiement, en français. Il prit posses-
sion de son lit à la chapelle, en disant : " Enfin,
on va faire un petit somme à son aise en attendant
l'autre ! "

Sabat, qui venait après, avait l'air d'un homme
très courageux, mais une fois à la chapelle il chan-
cela et on fut obligé de lui donner à boire pour le
ranimer un peu.

Codina venait le dernier. Ce brave ouvrier, qui
a été toujours socialiste dans les derniers temps,
a été d'une grande correction. Il ôta sa casquette
au moment où l'officier secrétaire lisait le jugement
et il fut le seul qui acquiesça en signant d'une main
sûre. Après, il remit sa casquette, rentra au centre
du peloton et alla à la chapelle en disant :

— C'en est fait, maintenant, on tâchera de mou-
rir dignement.

Les frères de la Paix et la Charité ont fait,
comme d'habitude, les choses d'une façon à la fois
grande et chrétienne. Ils ont servi eux-mêmes
aux condamnés un déjeuner et un souper splen-
dides pendant la journée.

Sogas et Cerezueta n'ont rien mangé. Ils étaient
anéantis. Bernat, si courageux et si méprisant le
matin, a perdu toute son énergie en chapelle. Au
coucher du soleil, il avait une grande fièvre. Les
autres ont mangé et fumé comme à l'ordinaire.

Ayant tous demandé à voir leurs familles, le ca-
pitaine général accorda le permis. Ce fut alors
une succession de scènes d'un tragique impossible
à décrire.

Ils ont tous plusieurs enfants qu'on a amenés
devant leurs infortunés parents. La femme de
Sabat était dans un état de désespoir incroyable
La femme, la belle-sœur et les enfants de Ars em-
brassèrent tous à la fois le condamné au point de
l'étouffer. Ars, alors, éclata de fureur contre la
justice humaine et on se vit forcé d'appeler le juge
d'instruction pour le calmer.

— Voyez votre œuvre, canaille, criait Ars, voyez
une famille dans la misère... Est-ce moi qui ai
lancé la bombe ? La prison ne suffisait pas ! Il
vous faut du sang, n'est-ce pas ? Assassins ! assas-
sins ! assassins !

Et, après, il n'y avait pas moyen de les séparer.

La famille de Sogas trouva ce condamné abso-
lument accablé : ils étaient là, sa femme, sa fille,
quatre sœurs. On s'embrassait silencieusement,
on n'entendait que Sogas répétant mille fois :

— Oh ! ma pauvre fille ! ma pauvre fille !

Vint le tour de la famille de Bernat. Un seul
individu : son père.

Fondant en larmes, le pauvre vieillard répétait :

— Ah ! mon pauvre ami, voilà des peines qui
n'ont pas de consolation possible !

Bernat dit :

— L'affection, l'amour, voilà des choses de pure
convention. Ne pleurez pas ; dans dix jours, vous
mangerez et boirez comme hier...

La famille Sabat, dans laquelle il y a quatre en-
fants, entendit des choses extraordinaires.

— Je vous défends de pleurer et vous ordonne
de me venger. Voyez comme l'on meurt et appre-
nez à mourir, s'il le faut, entendez-vous bien ? Je
demande une vengeance !

Codina ne voulut pas voir les siens.

— Mon père est vieux et il est malade, ne le dé-
rangez pas. Ma famille passerait un triste quart
d'heure à me voir. Il vaut mieux l'éviter ; je veux
mourir comme l'on doit mourir dans mon cas.

Le lendemain matin à six heures eut lieu l'exé-
cution, qui fut tragique. Le ciel était noir, de
grands éclairs suivis de tonnerre et d'une pluie
torrentielle ajoutaient encore à l'angoisse de ces
terribles moments. En sortant de la chapelle,
Sabat dit aux autres condamnés :

— Joli temps, camarades !

On ne lui répondit pas. Cerezueta et Sogas mar-
chaient avec difficulté, ils chancelaient, ils faisaient
mal à voir. Ars, Bernat et Sabat avaient l'air un
peu plus courageux, mais ils avaient la tête basse,

regardant le parquet. Codina avait la tête haute
la figure calme, le pas ferme. Sogas avait fini par
se repentir, la veille. Il a été le seul des six qui,
cédant aux prières d'un prêtre, s'est confessé, a
communié et adjuré ses idées anarchistes. Jus-
qu'au moment de mourir, il n'a cessé de répéter :

— Mes enfants... mes pauvres enfants !

Les condamnés Sogas, Ars et Bernat portaient
des vestons noirs. Codina, Cerezueta et Sabat
avaient des blouses blanches d'ouvriers.

Le peloton formé, on banda les yeux des six
anarchistes avec des mouchoirs blancs et on leur
ordonna de se mettre à genoux. Codina et Sabat
voulurent résister, il voulaient absolument mourir
debout. Après une discussion rapide, nerveuse, à
demi-voix entre le prêtre et les deux hommes, ceux-
ci s'agenouillèrent en tournant le dos aux soldats,
comme les autres.

Selon l'habitude, le prêtre commença le *Credo*.

— Je crois en Dieu, le Père tout-puissant...

— Assassins ! interrompit Sabat.

— Vive l'anarchie ! cria Ars.

— Adieu, mes enfants ! cria Sogas en larmes.

Tout cela mêlé avec la prière du prêtre :

— ... Et en Jésus-Christ, son fils unique...

A ce moment le peloton fit feu et les anarchis-
tes tombent criblés de balles...

Pas tous, Codina et Sabat sont encore à genoux,
sans bouger. Un deuxième peloton avance, il est
mis à trois mètres des deux survivants ; l'officier
crie : feu ! Sabat tombe. Codina est toujours là,
immobile ! Alors on tire sur lui à bout portant, et
une fois par terre, comme il remue encore, un sol-
dat l'achève avec un coup de fusil dans le crâne.

Les deux cents curieux qui ont pu franchir la
ligne des soldats malgré les mesures d'ordre prises
et qu'on a laissés voir l'exécution pour éviter des
discussions dangereuses, s'en vont en silence, rece-
vant la pluie battante qui n'a cessé de tomber.

Un homme s'approche à tas de cadavres. " Où
allez vous ? Que venez vous faire ici ? — Je veux
voir mon frère, que vous avez tué. "

C'est le frère de Ars. Il regarde la mise en
bière des anarchistes que la Confrérie de la Paix
et la Charité fait avec sa touchante pitié. On met
les cadavres dans les six cercueils en bois blanc et
deux fourgons les conduisent au cimetière. Le
père de Bernat suit, en sanglotant, le convoi.

AMITIE ET CALOMNIE

De tous les dons du ciel ici-bas, le plus fragile et
le plus précieux, c'est, je crois, l'amitié.

Cette fleur aux pétales de flamme est d'une crois-
sance difficile et sa vie, qu'il faut protéger avec
une tendre sollicitude et un soin de tous les ins-
tants, ne tient qu'à un fil. Divine en son essence,
il lui faut des autels, un culte, des sacrifices.

De tous les maux que l'enfer a déchaînés contre
l'humanité, le plus hideux, le plus vilain, c'est la
jalousie.

De nature diabolique, elle vit dans la fange, sert
tout ce qui est méchant, vit et lâche, et avec son
arme favorite, la calomnie, elle gaitte dans l'ombre
une proie, des victimes.

Ces deux sentiments, de sources si différentes,
sont de mortels ennemis.

Celui qui sur sa route a trouvé cette fleur si rare
de l'amitié doit la tenir enfermée dans le taberna-
cle de son cœur ; car, comme ces parfums de prix
qu'il faut garder soigneusement cachetés et qui
s'évaporent si l'air vient à y pénétrer, l'amitié s'é-
vanouira si un souffle méchant ou indiscret l'ef-
fleure.

La rose s'étirole vite sous un soleil trop ardent,
elle s'effeuille et périt si le vent se fait violent. La
poussière du chemin, soulevée par les pieds du
passant, souille la blanche corolle du lys si pur.
La calomnie, de son haleine empoisonnée, étouffe
l'amitié. Elle périt et meurt si la méchanceté
laisse tomber en son calice une goutte du venin de
sa langue maudite.

Quelle que soit la nature de vos relations ami-
cales, quelles que soient les preuves de dévouement
ou de fidélité que vous ayez données, si la jalousie
deverse son poison dans ses discours perfides, rien
ne subsiste plus. Elle détruit tout jusqu'au sou-

venir des joies les plus douces, des jours les plus heureux.

Les vrais amis sont rares, et il n'y a que très peu de personnes à qui je donne volontiers ce titre. Cependant, j'aimais beaucoup une famille qui, je n'en ai jamais douté, me rendait ma tendresse. J'ai reçu d'elle tant de marques d'amitié, qu'à mon affection se mêlait une légitime reconnaissance, et je comptais qu'une amitié de quinze années était une amitié pour toujours, devant survivre à tout, même à la tombe.

Où sont ils maintenant ces sentiments si durables ? Que sont devenus les liens qui unissaient si étroitement nos âmes ? Plus rien, tout a fui et disparu. Le messager de l'enfer a parlé, et sa voix a été plus puissante que celle de l'amitié !...

Pourquoi le mal, toujours, triomphe-t-il ainsi du bien ?

Quelques semaines à peine se sont écoulées depuis que j'ai vu ces bons amis, mais le monstre hideux qui guettait dans l'ombre a eu le temps de frapper, et son coup bien visé a porté juste. Comme il ne faut pas que les victimes s'expliquent, s'entendent, il a pris ses précautions pour n'être pas démarqué. Il a fait promettre un silence absolu. Ne sachant d'où est parti le trait empoisonné, ignorant même ce qu'on a pu dire, je ne puis que constater les tristes effets. Les causes me sont inconnues : "Vous nous avez méprisés, on nous l'a dit." Voilà comme dans l'histoire du *Loup et de l'Agneau*. Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de la personne à qui je demandais raison de sa froideur si peu ordinaire. Défendez vous donc ainsi à tâtons !

J'en suis à me demander si l'amitié qui prête une oreille attentive aux accusations d'un ami, et qui les croit sans même accorder le bénéfice du doute à l'accusé, est vraiment de l'amitié.—Mes sentiments personnels me disent non, mille fois non ! Je me faisais peut être un idéal trop beau pour trouver l'amitié égale à ce que j'avais rêvé (on a des illusions à tout âge, même quand on est Bluet), et ce sentiment que je m'étais plu à croire divin n'est donc ni si noble ni si sublime que l'ordre ne puisse l'atteindre et le flétrir. Hélas ! il n'y a donc de stable en ce monde que la méchanceté ? et nos âmes comme le papillon ont donc besoin de fleurs toujours nouvelles ; laisser le soir des idoles du matin ? Vanités des vanités ! Trésors du cœur, vous êtes aussi éphémères que les biens matériels, et si quelquefois vous brillez d'un éclat plus vif et plus pur, c'est afin de nous éblouir avant de nous laisser brisés et meurtris en face du néant de vos splendeurs.

BLUET.

DEUX NOUVEAUX ACADEMICIENS

(Voir gravures)

M. PAUL BOURGET. — L'Académie Française a précédé il y a quelques jours au remplacement de deux de ses membres qu'elle a récemment perdus. M. Paul Bourget succède à M. Maxime du Camp et M. Albert Sorel à M. Taine.

Fils d'un mathématicien distingué M. Paul Bourget est né à Amiens, en 1852. De brillantes et solides études au lycée de Clermont et à Sainte-Barbe furent couronnées, en 1870, par le second prix d'honneur de discours latin ; deux ans plus tard il était reçu premier à l'examen de licence. Quelques mois encore le goût de la langue grecque le retint à l'École des Hautes Etudes, mais le commerce intellectuel qu'il entretenait avec Richepin et Bouchor le poussait irrésistiblement vers la littérature. Bientôt son nom s'illustre à la fois dans le journal et le livre.

Il collabore notamment au *Parlement*, au *Journal des Débats*, à la *Nouvelle Revue* et publie successivement la *Vie inquiète*, *Edel*, les *Aveux*, une série d'*Essais de psychologie*, *l'Irréparable*, *Cruelle Enigme*, un *Crime d'amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *Le Disciple*, *Cosmopolis*, *Impressions d'Italie*, livres qui, tous, connaissent le succès auprès d'un public de délicats, de lettrés et d'artistes ; ils sont écrits dans une langue excellente et très pure, avec une éloquence sans réthorique et un talent d'analyste rare ; la psychologie en est subtile et attachante au possible.

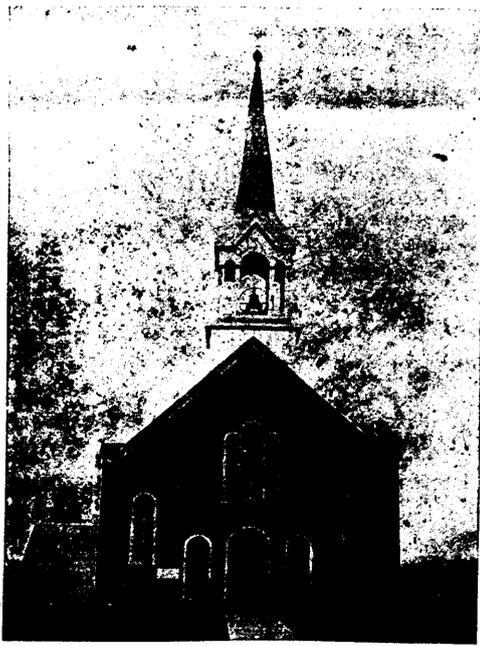
M. ALBERT SOREL.—Né à Honfleur, en 1842, est un historien remarquable mais d'une rare modestie, qui n'a jamais cherché la faveur d'un gros public tout à l'œuvre considérable qu'il entreprenait. En 1870, il est détaché à la délégation des affaires étrangères à Tours et à Bordeaux, et se voit chargé du cours d'histoire diplomatique à l'École libre des sciences politiques deux ans plus tard. Peu après il est décoré de la Légion d'honneur, nommé secrétaire général du Sénat et entreprend une série d'importants ouvrages d'histoire diplomatique dont le principal, *l'Europe et la Révolution française* lui valut le grand prix Robert que lui décerna l'Académie française en 1887 et en 1880. Il y dépeint d'une façon fort intéressante et toute particulière les effets de la Révolution sur les nations européennes et le contre-coup de la politique des peuples étrangers sur cette même révolution.

Déjà en 1889, l'Académie des sciences morales et politiques s'était honorée en offrant à M. Sorel le fauteuil laissé vacant par la mort de l'historien Fastel de Cozlanges. A son tour l'Académie lui réservait la place d'un homme qu'il vénérât, historien de grand talent, lui aussi, M. Taine.

SAINT-JOVITE

Saint-Jovite est une jolie paroisse de deux cents et quelques familles. Bien que jeune, elle a progressé rapidement au point qu'il a fallu construire une église en 1889, quand elle ne comptait encore que neuf ans d'existence.

Le regretté Mgr Labelle avait de grandes espérances sur Saint-Jovite, car cette paroisse a surgi au milieu de la forêt, vers laquelle ce grand patriote avait déterminé un mouvement de colonisation qui a porté ses fruits.



ÉGLISE DE SAINT-JOVITE

En 1880, le Rév. M. Samuel Onimet desservait huit cantons, qui devaient être plus tard huit paroisses. Aujourd'hui, il y a dix prêtres qui desservent ces différents cantons. Mais Saint-Jovite, pour avoir progressé davantage, n'en a pas moins de lourdes charges et des dettes même, qu'il lui a fallu contracter pour son église, à cause du grand nombre de ses colons plutôt qu'à cause de ses richesses.

Il y a, cette année, un bazar au profit de l'église, dont l'intérieur n'est pas encore fait. Il s'ouvrira le 1er juillet prochain pour ne se terminer que le 8 du même mois.

Encourager cette bonne œuvre est maintenant d'autant plus facile que le Pacifique Canadien a établi un trajet régulier et quotidien entre Montréal et cette jolie paroisse.

Pendant ce temps de grandes chaleurs, il fait bon d'aller respirer l'air pur dans ces cantons du Nord.

LA MORT DU TOREADOR ESPARTERO

(Voir gravure)

Le célèbre toréador Espartero a été tué dernièrement, dans les arènes de Madrid, par un taureau, d'un coup de corne dans la région ombilicale au moment où il venait de blesser à mort l'animal. Les deux corps ont roulé côte à côte.

Manuel Garcia, dit Espartero, était la seconde épée de l'Espagne. Il était descendu tout jeune dans l'arène et avait été blessé de nombreuses fois. Séville, la belle cité des anciens rois maures, d'où il était originaire, va porter le deuil de son grand torero.

Manolo, comme l'appelaient ses compatriotes par abréviation amicale, représentait la vieille école sévillane, illustrée jadis par les grands maîtres : Dominguez Carmona, dit El Gordito, et Campos, dit Cara Ancha.

Sa mort, si elle a douloureusement surpris les *aficionados*, ne les a pas étonnés. Le grand torero devait finir ainsi.

Espartero, en effet, se lançait au moment suprême sur le taureau avec furie, et sans bien mesurer la portée de son coup d'épée ; le coup porté, il restait là, plein d'une superbe indifférence, de sorte que la corne de l'animal se trouvait toujours à proximité de la poitrine de l'homme.

Un faux mouvement, un excès de confiance peut être, a suffi pour que Manuel Garcia fût la victime du taureau qu'il venait de frapper à mort.

Le jeu d'Espartero se distinguait d'ailleurs complètement de celui de son rival Rafaël Guerra, dit *Guerrita*.

Ce dernier représente l'école de Cordoue : soit un jeu fin et plein de souplesse, qui a été pendant vingt-six ans applaudi dans tous les cirques de l'Espagne en la personne du maître de *Guerrita*, Rafaël Molina, plus connu sous le surnom de *Lagartijo*, qu'il a rendu si fameux.

COUPS DE CRAYONS

Un libre-penseur se flattait en ma présence de ne croire à rien et de se moquer de tout.

Je voyais en ce moment s'avancer vers nous un objet auquel il ne prenait pas garde. C'était sa petite fille, une première communiantre revenant de l'église avec sa robe blanche, son cierge, son chapelet et la figure angélique du plus beau jour de la vie.

—Bah ! répondis-je au libre-penseur, vous vous vantez. Essayez voir de vous moquer de cette fillette.

Et je lui montrai la première communiantre.

Celle-ci s'avancait en souriant :

Arrivée près de nous, elle sauta au cou du grand-père et l'embrassa en disant : " Ah ! grand-papa, j'ai bien prié pour vous !

—Tu as bien fait, dit le libre-penseur, tu as bien fait."

Et des larmes montaient à sa paupière. Je m'esquivai pour laisser pleurer à son aise cet esprit fort.

* *

A une des dernières ventes de l'hôtel des commissaires priseurs, un brocanteur juif bien connu avait acquis aux enchères un magnifique orucifix d'ivoire ; il ne consentait à le céder qu'à un prix exorbitant.

—Eh quoi ! lui dit-on, vous demandez si cher de la copie après avoir vendu l'original trente deniers !

* *

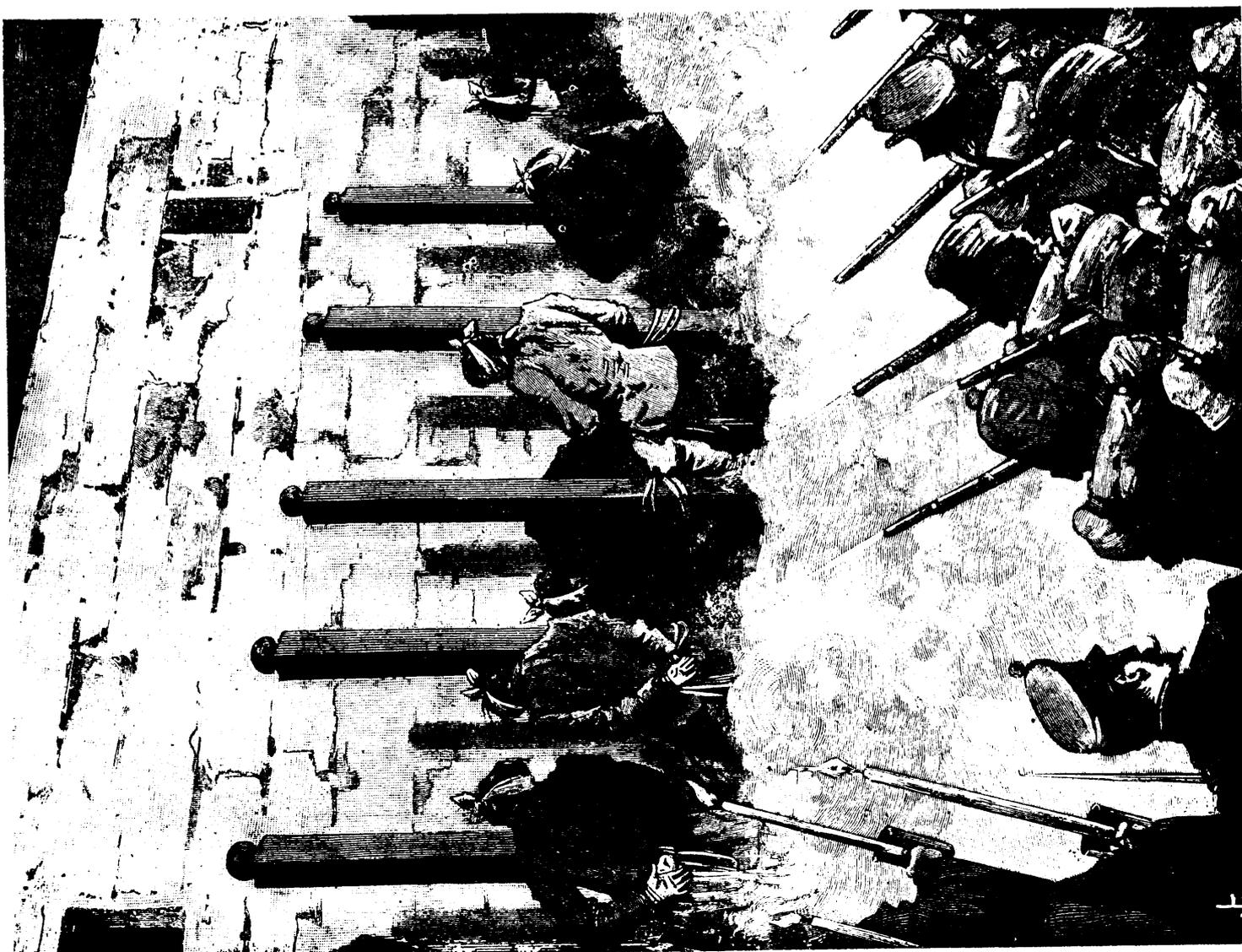
Qui montre trop souvent sa bourse, s'expose à ce qu'on la lui emprunte.

JEAN GRANGE.

On va publier, aux Etats Unis, une relation sur la Guerre de Sécession, qui comptera cent vingt volumes in-octavo, de trois pouces d'épaisseur. Chaque volume pesant soixante onces, l'ouvrage entier pèsera donc cinq-cent vingt livres.



ESPAGNE — LA MORT DU TOREADADOR ESPARTERO



ESPAGNE. — L'EXÉCUTION DES ANARCHISTES DE BARCELONE

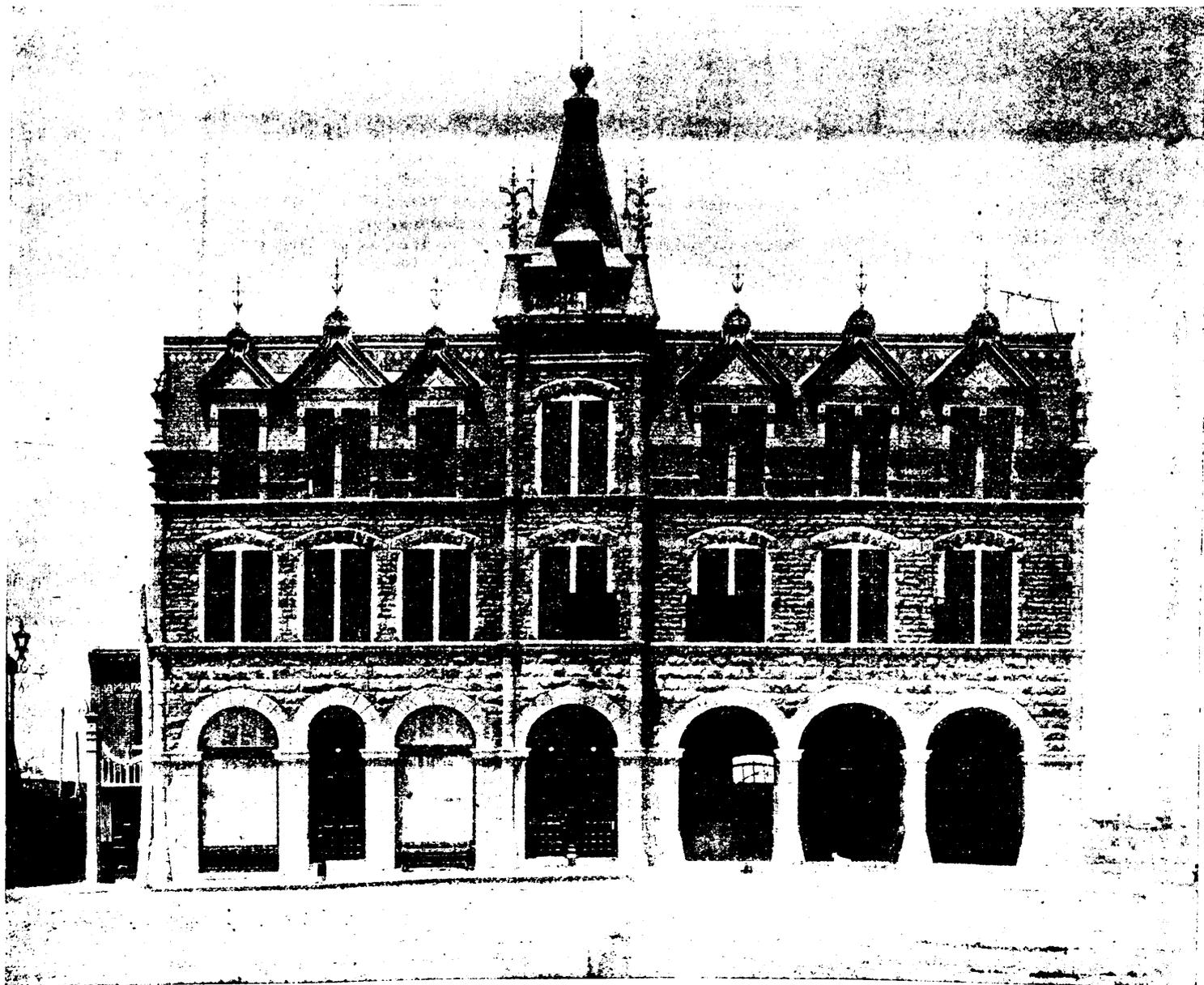


M. PAUL BOURGET



M. ALB. ET SOREL

LES NOUVEAUX ACADEMICIENS



MONTRÉAL.—LA NOUVELLE STATION DE POMPES A L'ENCOIGNURE DES RUES RACHEL ET AMHERST
Photographie J. N. Laprés—Photogravure Armstrong

HOMMAGE A LÉON XIII

« A bas le Christ, son œuvre et ses mille mystères !
 Honte à son triste nom ! honte à ses lois austères !
 Puisse-t-il expirer ! puisse un siècle nouveau
 De ses premiers rayons éclairer son tombeau ! »
 Tels sont, des affidés du ténébreux empire,
 Les sinistres refrains, les accents de délire.
 Tremblez, chrétiens, tremblez ! l'océan, dans son sein,
 Va bientôt engloutir le bâtiment divin.
 Mais non, gonfle-toi, mer ! soufflez, vents ! gronde, orage !
 La nacelle du Christ se rit de votre rage,
 Sur sa poupe agitée, un vieillard chargé d'ans,
 Observe l'horizon, évite les brisants.
 Les éclats de sa voix dominent la tempête ;
 Un céleste rayon luit sur sa blanche tête.
 Il contemple sans peur l'orage mugissant :
 Le bras qui le protège est un bras tout-puissant.
 Vaines sont vos fureurs, puissances de l'enfer :
 Léon aura raison de ce siècle de fer.
 A ses pieds sont tombés les arbitres du monde :
 Les ennemis de Dieu, dans leur haine profonde,
 Ne rêvant contre lui que vengeance et que fiel
 Baisent la froide main du ministre du ciel.
 Un pouvoir inconnu devant lui les entraîne,
 Et l'aspect du vieillard calme un instant leur haine.
 Déjà bien des hivers sur son front sont passés,
 Sa main est défaillante et ses membres glacés.
 Cependant, que fait-il ? Quel étrange miracle !
 Il est du monde entier le soutien et l'oracle.
 De l'église outragée intrépide vengeur,
 Il confond le mensonge et résiste à l'erreur.
 Tous les peuples du monde, au jour de la détresse,
 Du pontife romain invoquent la sagesse.
 Le prince de l'église adoucit leur douleur
 Et leur fait retrouver le chemin du bonheur.
 Puissent, ô grand Léon, sur ton auguste face,
 Les ans se succéder, sans y laisser de trace !
 Puisses-tu bien longtemps couler des jours heureux !
 Que les larmes jamais n'assombrirent tes yeux !
 Sans faiblesse poursuis ta brillante carrière !
 De ton bras protecteur couvre toujours la terre !
 Le premier des pasteurs de l'église du Christ,
 Du fond de son tombeau te regarde et sourit.

LE PETIT ROSEAU.

Montréal, 1894.



UN DRAME IGNORÉ

(Suite)

III

La maison de pension privée de Mme Duprat est bien connue de presque tous les employés du Grand-Tronc qui ont leurs quartiers maîtres, à Montréal, et surtout de tous les célibataires, car à différentes reprises et pour un temps plus ou moins long, ils se sont presque tous hébergés là, s'y trouvant bien logés, bien nourris et traités en petits seigneurs.

Le fait est que les pensionnaires y jouissaient d'une liberté sans mesure. La maison n'avait pas de loge, par conséquent pas de concierge, la porte était toujours ouverte et chacun sortait et rentrait à son gré sans que jamais personne s'en occupât ; la table aussi était toujours servie, on y mangeait à toute heure, quand on avait faim.

Pour ce qui était du sommeil, les habitués seuls pouvaient en jouir, car la nuit comme le jour il y avait du bruit. Un étranger qui serait entré là, si ce n'eût été la lumière du jour ou l'obscurité de la nuit, n'aurait pu deviner à la pose des gens, dans laquelle de ces phases on était : il y avait toujours quelques uns qui dormaient et d'autres qui veillaient. C'était l'état du métier qui voulait cela. Conducteurs, serre-freins, mécaniciens et chasseurs au nombre d'une trentaine, étaient requis chacun à des heures différentes et irrégulières et revenaient de même. On comprend que c'était un brouhaha continuel.

C'était dans ce caravansérail qu'habitait notre jeune conducteur Harry, et c'est là qu'il se rendit en quittant Georges Laurin.

Après avoir grimpé deux à deux les degrés de l'escalier en spirale qui conduisait à sa chambre, il se trouva face à face avec Robert Brown, l'un de ses

serre-freins et son compagnon de chambre. Celui-ci était sous les armes, c'est-à-dire prêt à partir pour l'ouvrage.

— Sommes-nous donc requis pour le service ? demanda Harry.

— Oui, répondit Brown, depuis une demi-heure, et tu as failli être en retard. Allons, fais diligence, je vais t'attendre.

Ils entrèrent tous deux dans leur chambre, et Harry procéda rapidement à changer sa toilette des jours de fête pour celle du travail, et, sans perdre une minute, ils se dirigèrent en causant vers le foyer bruyant des locomotives et des fourgons, point de départ du train qu'ils devaient conduire à destination.

— Sais-tu, dit Brown, que j'ai un instant craint une de tes incartades, lorsqu'à sept heures je ne te voyais pas revenir. Peut-être aurait-il, une fois de plus, levé le coude, pensai-je... et puis... Mais je suis content qu'il n'en soit rien, car tu sais que, dans les circonstances présentes, une seule faute de ce genre pourrait bien te priver de ta position où te réduire à la mienne, ce qui, je te l'avoue, me causerait un véritable chagrin... mais il ne s'agit pas de cela, tu n'as pas l'air d'un homme disposé à mal... Raconte-moi donc ce qui t'a retenu ; je gage qu'il s'agit de la jolie blonde du square Viger. Est-ce que je me trompe ?

— Peut être que non, mais...

— Mais quoi ? Parles donc, vilain cachottier !

— Comment veux-tu que je parle ! Depuis que nous sommes partis, je n'ai fait que t'écouter ; tu ne m'as pas laissé le temps d'exprimer une pensée.

— Eh bien ! je me tais. L'as-tu revue ?

— Non, mais je la reverrai, j'en suis sûr. Je sais son nom et le lieu où elle demeure ; bien plus, je suis invité à aller chez elle.

Robert eut un sourire incrédule.

— Tu crois à une farce, hein ! continua Harry. Eh bien ! je vais tout te dire.

Et il raconta ce qui s'était passé entre lui et Georges Laurin.

Laissons les deux compagnons poursuivre leur entretien et, en indiscret, entrons ensemble, lecteurs, chez Mme Laurin, quelques instants après la rentrée de Georges.

On avait soupé, et Berthe finissait de desservir le reste des pauvres mets dont s'était composé l'ordinaire de la famille. Pendant qu'elle s'occupait ainsi dans la cuisine, Georges était assis dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la rue et s'était repris à rêver à ses projets, à Harry et à Berthe. Il repassa dans son esprit sa conversation avec celui-là, et il se félicita d'avoir fait sa connaissance. Ils se reverraient certainement, et si, comme il l'avait entendu dire, la compagnie qui employait Harry était à court de bras, il pourrait peut-être, lui aussi, obtenir un emploi.

Sans doute, il n'aurait pas droit au même salaire que son nouvel ami ; on ne lui donnerait pas un train à conduire. Il pensa qu'il serait serre-freins, et un petit frisson d'épouvante le secoua de la tête aux pieds. Il se souvenait de les avoir vus, ces hommes, grimper dans les échelles de fer et marcher sur le sommet des wagons en branle ; il avait remarqué leurs mains, leurs figures et leurs habits tout sales, imprégnés d'huile noire et de poussière de charbon, ramassée çà et là sur la locomotive qu'il leur avait maintes fois vu escalader, alors qu'elle roulait à une vitesse extraordinaire.

Il avait plaint ces hommes, et voilà qu'il aspirait à entrer dans leurs rangs... pourrait-il remplir les devoirs qui incombent à ces employés ? Il en avait bien le courage, mais en aurait-il la force ? Ses membres, qui n'avaient jamais eu l'exercice d'aucun travail manuel, seraient-ils assez solides, assez élastiques ? Il verrait, il causerait de cela avec le jeune conducteur à la prochaine occasion.

Il en était à cette détermination, quand il sentit deux bras enlacer autour de son cou, et la tête mignonne de Berthe, un peu craintivement, s'approcha jusqu'à ce que sa blonde chevelure couvrit le front soucieux du jeune homme.

— Ne songe donc pas ainsi, dit-elle, de sa voix caline ; tu me fais peur quand je te vois aussi sérieux. Dis-moi plutôt quelle chimère tu caresses, fais-moi ta confidente... Si tu as des chagrins, j'en veux ma part ; je ne suis plus une petite fille, vois-tu... j'ai seize ans.

Voyant qu'il ne changeait pas d'attitude et ne lui rendait pas ses baisers, elle détacha ses bras, sans secousse, et recala d'un pas.

Deux grosses larmes perlaient à ses cils. Ce que ses caresses n'avaient pu obtenir, ses pleurs le méritèrent.

A son tour, Georges lui prit la tête dans ses mains et l'embrassa sur les yeux.

— Petite folle, va ! qui te dit que je suis malheureux ? Tu te trompes, je ne le suis pas et je n'ai pas de chagrins à te faire partager, mais... j'ai un projet en tête et c'est cela qui me rend parfois bourru avec toi. Ce projet, je vais te le dire, mais tu seras discrète, tu n'en parleras pas à notre mère, elle pourrait s'alarmer à tort ; c'est pour son bonheur et le tien que je veux un changement de situation et de fortune.

— Tu vas quitter le magasin ? interrogea Berthe.

— Ce n'est pas bien certain, répondit Georges. Te souviens-tu, le jeune homme qui m'a salué...

— Dans le carré Viger ? interrompit vivement la jeune fille. Oh, oui ! Je m'en souviens, il était si beau et avait l'air si bon. Paie, ayant baissé la voix comme pour une confidence grave, elle ajouta : J'ai rêvé à lui, hier... et je l'aimais.

— Eh bien, continua Georges—sans remarquer la rougeur de la fillette—je le connais, ce jeune homme, il s'appelle Harry Doucet, il est conducteur de trains, à l'emploi du Grand-Tronc. Il demeure près d'ici et il doit venir me voir bientôt ; nous sommes déjà presque amis, et s'il n'en tient qu'à moi, nous le serons tout à fait avant longtemps, car j'aime sa figure franche et ouverte.

— Moi aussi, murmura Berthe ; j'ai trouvé qu'il est très bien, et je sens que je l'aimerai... parce qu'il sera ton ami. Mais, reviens donc à ton projet nouveau, as-tu quelque emploi en vue ?

— Oui, Berthe, j'ai entendu dire à ce jeune homme que, si il est employé, on a besoin de nouveaux bras, et je veux le prier de me présenter ; si j'obtiens ce que je désire, la gêne disparaîtra d'ici, et toi et notre mère vous n'aurez plus le souci de l'avenir.

La jeune fille allait sans doute poser d'autres questions, mais l'entretien fut coupé court par l'arrivée de la mère.

IV

— Hello, Robert Brown ! Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire, tu n'es pas avec ton chef Harry Doucet. Est-il malade, en congé ou quoi ?

Celui qui parlait ainsi était le chef de gare de V... ; il s'adressait à un serre-freins, assis dans l'observatoire du wagon d'arrière garde d'un convoi spécial.

— Non, répondit le serre-freins, il est ni malade ni en congé, mais il a trop fêté la dive bouteille cette nuit... et ce matin, il avait trop mal aux cheveux pour occuper son poste et on l'a remplacé par un autre.

— Oh ! murmura le chef de gare en s'éloignant, une fois de plus ou une fois de moins, qu'est-ce pour celui qui est adonné à cette passion de boire. Il finira mal, ce jeune homme...

Oui, vous l'avez compris lecteurs, Harry Doucet, ce jeune homme aimable et sympathique que chacun aimait, ce jeune homme si bien doué sous le rapport physique et intellectuel, avait un défaut, une passion, il aimait la boisson, et cette inclination mauvaise avait le funeste pouvoir de contrebalancer toutes ses qualités brillantes, quelles qu'elles fussent.

Tout d'abord, quand il était arrivé à Montréal, il s'était lié d'amitié avec un télégraphiste qui avait tout fait pour l'arrêter dans la voie dangereuse qu'il suivait. Il avait refusé le secours de cette main qui se tendait vers lui ; il avait méprisé ces conseils dictés par la raison ; il les avait écoutés, avait promis de les suivre et il était sincère alors, mais l'occasion était venue et conseils et promesses avaient été oubliés, cela dix, vingt fois.

Il était honteux de chacune de ces chutes, il avait conscience du tort qu'il se faisait à lui-même ; il aurait tout donné pour racheter son passé et il faisait de louables efforts pour sortir victorieux de la lutte, mais alors que ses amis le

croyaient guéri et allaient le féliciter, il retombait de nouveau, plus lourdement à chaque fois
Tel était l'homme à qui Georges Laurin allait demander appui et protection.

V

—Dis donc, Harry, qui est ce jeune homme avec qui je t'ai rencontré, hier soir, en sortant de la gare ?

C'était Robert Brown, le compagnon de Harry Doucet, qui lui adressait cette question, alors que tous deux faisaient le sieste en fumant un cigare après le souper.

—C'était, répondit Harry, celui de qui je t'ai déjà parlé, le frère de ma belle fillette du carré Viger. Nous sommes devenus amis et je crois que nous l'aurons bientôt pour compagnon de travail. Lorsque tu nous as rencontrés, hier, nous sortions de l'office du surintendant ; j'avais pour lui, il y a quelques jours, demandé de l'emploi et on m'avait dit de l'amener. Notre démarche n'a pas été vaine, il commencera dès demain et, je pense qu'il fera son premier voyage avec nous ; nous l'initierons de notre mieux et je vais tâcher d'obtenir qu'il nous reste permanemment et, foi de Doucet ! je crois qu'on pourra nous appeler *la fancy gang*.

—En effet, reprit Brown en riant, nous serions trois jolis échantillons de l'humanité... mais tu ne me parles que de lui... et tu oublies de me dire où tu en es avec Elle !

—Elle ! Que veux-tu dire ? fit Harry en fronçant légèrement les sourcils. As-tu donc oublié ta promesse de ne plus me parler d'elle. D'ailleurs, qu'aurais-je à te confier puisque tu sais que je ne l'ai pas revue depuis dix jours et que je ne la reverrai jamais.

—Assez, assez, conclut Robert, un peu piqué du ton brusque employé par Harry. Laissons là ce sujet qui t'énerve et te rend bourru... sur ce, je te laisse et je vais voir si nous serons de service cette nuit, et toi tâche d'être de meilleure humeur quand je rentrerai.

Puis il descendit l'escalier qui conduisait à la rue.

Resté seul, Harry songea un instant, et lorsqu'il entendit se refermer la porte de dehors sur celui qui venait de le quitter, il s'approcha d'un petit secrétaire placé près de la seule fenêtre qui éclairait la chambre. Il tira de l'un des tiroirs un paquet de lettres ouvertes ; il en choisit une et la relut, puis il murmura :

—Pauvre sœur ! comme elle me comprend bien ! A elle, je puis tout dire, et dans ma confiance elle ne trouvera pas matière à raillerie. Alors, je vais répondre à sa bonne lettre.

Et il écrivit :

"Ma bonne sœur,

"Comme ton affection est clairvoyante, puisque je n'ai pu te cacher le trouble de mon cœur et la souffrance de mon âme, pourtant, je ne voulais pas t'attrister, mais tu commandes, j'obéis.

"Tu me pardonneras, j'espère, de ne t'avoir pas ouvert mon cœur plus tôt ; je me suis si souvent conduit indignement envers toi qu'il me semblait que ton affection avait dû s'émonasser ; mais non, tu as tout pardonné, tout oublié, jusqu'aux souffrances que mon incohérence a causées à notre chère et sainte mère, lesquelles peut-être l'ont conduite au tombeau avant l'âge.

"O ma sœur ! Tu ne saurais croire combien je verse de larmes à cette pensée ; non, tu ne saurais le croire, puisque tu n'ignores pas que tel j'étais, tel je suis. Ivrogne !... Dis-moi, ma sœur, qu'on ne m'appelle pas ainsi ! Dis-moi que je ne le suis pas ; pour l'amour de Dieu, console-moi, rassure-moi ! Mais... tu ne le peux pas... un passé ne s'efface pas, et le mien est là qui me regarde en face... Je frissonne, je n'ai pas le courage de le regarder à mon tour... Oh ! non, je deviendrais fou..."

"Tu comprendras mon désespoir quand je t'aurai fait ma confession, car c'en est une que je vais te faire ; je devrais me mettre à genoux pour te parler d'elle..."

"Oui, tu as deviné, j'aime une femme, ou plutôt une enfant, à peine seize ans... Je l'aime d'un amour comme je ne croyais jamais en avoir, et cet

amour est mon crime... J'aurais dû le briser sans pitié lorsque j'en ressentis les premières atteintes... j'ai essayé, j'ai fait mais il m'a dompté, je suis sans force contre lui. Je recherche maintenant toutes les occasions de la voir, soit à l'église, soit dans la rue ou à sa fenêtre ; quand j'ai réussi à obtenir un regard d'elle je m'en vais, heureux, pour souffrir la minute d'après d'une douleur affreuse que me cause la pensée que je ne dois plus la revoir.

"Ne plus la revoir ! Est-ce que c'est possible, maintenant que mon cœur est plein d'elle... maintenant que je puis aller l'admirer de près à titre d'ami de son frère ?

"Non ! c'est trop me demander, mais je garderai mon secret... jamais une parole d'amour ne sortira de mes lèvres !

"Quoi ! j'oserais parler d'amour à cette enfant. Moi, l'homme dégradé, le paria de la ville, l'ivrogne enfin ! Moi, j'oserais entretenir quelque espoir ! Allez-vous en chimères, vous n'êtes qu'un vain mirage... Ce n'est pas pour moi le foyer qu'elle embellira... qui sait... O ma sœur, pardon ! Le remords m'étouffe ; je sens combien misérable je suis de n'avoir pas suivi plus tôt tes sages avis ; je pourrais aujourd'hui, marcher la tête haute et, au lieu de cacher mon amour comme un voleur cache son trésor, je pourrais lutter pour obtenir le sien et... mais n'est-il pas trop tard à présent pour revenir dans la bonne voie ! Hélas, je ne saurais retrancher les six dernières années de ma vie, mais si comme tu me l'as dit déjà, je peux les faire oublier, je le veux, par une conduite différente.

"Je te jure aujourd'hui, ma sœur, que désormais, je serai fort ; je ne boirai plus, il faut à tout prix que je devienne un homme qu'on puisse estimer.

"Elle ne me verra pas, elle au moins, traîner dans la boue... O mon Dieu ; mourir plutôt !

"Ma résolution m'a donné du courage mais, ne m'abandonne pas à moi-même, par pitié, soutiens-moi de tes conseils. Ecris-moi souvent et prie Dieu et notre mère de me rendre digne de ton affection."

Pedro.

(A suivre)

LES LÉGENDES DU PAYS QUE J'HABITE

OU IL EST PROUVÉ QUE LES FEMMES SONT, QUELQUEFOIS SPIRITUELLES



MI lecteur, vous n'êtes pas arrivé jusqu'à l'âge de dix-huit ans sans avoir entendu les hommes se plaindre de leur femme ; quelques uns ont même poussé l'audace, j'en suis persuadé, jusqu'à vous conseiller de ne point vous mêler jamais des affaires du beau sexe. Veuillez me

prêter une oreille attentive jusqu'à la fin de cette courte légende, ensuite vous jugerez si j'ai raison de combattre l'avis de ces *anti-féminins*.

Dans un village très éloigné vivait un pauvre homme, n'ayant pour toute fortune que *ses deux bras et l'amour du travail* ; mais, chargé d'une nombreuse famille : six enfants en bas âge ; malgré tout son travail, il n'avait pas toujours le nécessaire pour la nourriture et l'entretien de sa chère famille, aussi se donnait-il quelquefois au découragement.

Un jour, il était au champ de son maître, appuyé sur sa charrue, il se désespérait et gémissait sur le malheur qui l'accablait ; tout à coup appa-

rait devant lui un grand monsieur, qui lui parle à peu près dans ces termes :

—Eh bien ! mon ami, pourquoi te désoles-tu ainsi ? Il y a déjà un moment que je t'entends gémir et te plaindre.

Le laboureur répondit :

—Ce que j'ai, mon bon monsieur, c'est que le malheur me suit et m'accable ; je suis père de six enfants et, malgré tout mon travail, je ne parviens pas à nourrir toute ma famille.

—Ce n'est que cela, mon brave homme ? Rassure-toi, je puis te venir en aide si tu le veux bien, et si tu consens à ce que je vais te dire.

"Toute ta vie, toi et les tiens auras tout ce qui qui vous sera nécessaire, si tu me trouves un travail que je ne puisse finir dans une journée ; voici maintenant une condition : Si le travail que tu me proposeras est terminé avant la fin du jour, ton âme, celle de ta femme et de tes enfants m'appartiendront après votre mort."

—J'accepte votre proposition avec plaisir, et voici le travail que je vous propose : vous irez démolir cette montagne et vous la changerez en la plaine la plus unie qui existe.

Les conventions furent écrites et signées avec le sang du paysan.

Après cela, notre homme revint chez lui la joie au cœur et le sourire aux lèvres ; il raconta son aventure à sa femme et lui remit une liasse de billets de banque de mille francs ; premier à-compte offert par le grand monsieur. La première joie passée, l'épouse tourna ses regards vers la montagne. Elle ne put retenir un cri de désespoir :

—Ah ! malheureux ! tu nous as perdus ; regarde, déjà la moitié de la montagne n'existe plus. Heureusement, je suis là pour te tirer d'embarras cache-toi d'abord et je me charge du reste.

Deux ou trois heures après, le monsieur arriva chez le laboureur et ne trouva que la femme. Celle-ci court au-devant du visiteur, lui offre une chaise et s'informe de ce qu'il désire. Le monsieur lui raconte avec détails toute l'affaire.

—Mais, s'écrie notre paysanne, puisque mon âme est en jeu, je crois avoir le droit de faire une proposition.

—Parfaitement, réplique l'autre, je veux même me montrer généreux avec une belle femme comme vous.

On convient que si le travail proposé par l'épouse n'est pas fini au coucher du soleil, tous seraient libres, et le monsieur n'aurait plus aucun droit sur leur âme, et que chacun toucherait, en plus, une somme de dix mille francs !

La rasée commença courir aussitôt à la bergerie de son maître et rapporta trois brins de laines, qu'elle avait arraché sur le dos de la brebis portant la toison la plus frisée qu'on eût jamais vue.

Tendant ces brins de laine au monsieur :

—Tenez, lui dit-elle, faites tenir ces brins de laine bien droits et placez les en équilibre les uns sur les autres, sur le seuil de notre chaumière.

Le monsieur essaya, mais le vent, qui soufflait très fort, emportait tous ces brins ; il était obligé de courir après, ce qui lui faisait perdre un temps précieux, si bien que la nuit étendit ses voiles noirs sur la terre avant qu'il eût réussi.

La jeune femme riait sous cape en voyant les efforts infructueux du tentateur de son mari. Elle avait, je crois, bien raison d'être fière.

—Voilà comment une femme est parvenue à vaincre le diable, s'écria ce monsieur, en se retirant.

Qu'on vienne maintenant nous mépriser les femmes, qu'on parle avec dédain de ces belles créatures, qu'on raille leur perspicacité, et nous leur raconterons cette aventure !

Paul Calmet.

Armissan (France), 1894.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *les Forces de Piron*, 10c ; *les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W^e Damont, libraires, 1826 Sainte-Catherine

CHRONIQUE DE LA MODE

Presque toutes les toilettes se font, en ce moment, en étoffes légères et de nuances très claires ; c'est-à-dire : crépons, unis ou indéplissables, mousselines de soie, gazes, gros tulles ou soies de toutes sortes, parmi lesquelles, vous le savez toutes, la moire et les soies changeantes ont tous les succès de la vogue.

Mais gardez-vous de l'esprit d'imitation et ne vous croyez pas obligées de ne porter que ces étoffes, parce qu'il plaît aux autres femmes de s'en parer de préférence. Il y a tant et de si jolis lainages, épais ou clairs, suivant les circonstances, qu'il vous est bien possible de porter ce que vous préférerez.

Vous savez aussi que les carreaux et les étoffes quadrillées sont très appréciés en ce moment. C'est une mode absolument anglaise, qui se retrouve non seulement sur les lainages, mais aussi sur les soies légères, destinées surtout aux jeunes filles. Le plus généralement, ces carreaux n'ont point de couleurs disparates, mais ils se font plutôt ton sur ton, comme bleu clair sur bleu foncé, ou gris de lin sur gris de fer, beige clair sur beige foncé, etc. On en voit aussi de nuances éclatantes, comme bleu, rose, rouge ou vert, mélangées avec du blanc ou du noir. Les personnes un peu âgées, même les jeunes femmes, ne se permettraient ce genre de costumes que comme fantaisies ; mais les jeunes filles en font, au contraire, leurs plus grandes toilettes.

Je vous ai déjà dit, je crois, que, loin d'exclure les rayons, les carreaux leur donnaient, au contraire, toute leur raison d'être pour les femmes un peu fortes et petites, auxquelles les carreaux ne peuvent jamais convenir, malgré la mode.

Plus que jamais, et avec tous les genres de jupes, on portera des corsages de surah noir, toujours si jolis et si commodes.

J'en ai vu plusieurs très charmants et très habillés en mousseline de soie, le plus souvent noirs.

C'est mille fois plus distingué et plus comme il faut que le corsage clair sur transparent de couleur.

Cela, me semble-t-il, n'a sa vraie raison d'être que pour le costume tout entier.



No 1.—TOILETTE FANTAISIE (DEVANT ET DOS)

Portez donc beaucoup de corsages de soie ou de mousseline noires, avec ornements de nœuds de satin ou de moire faisant papillons sur les épaules, ou avec garnitures de jais, posées en carré sur la poitrine, ou encore en jockeys, en nœuds d'épaules, en poignets, en empiècements et même en basques sur les hanches.

Tout cela est joli et donne plus ou moins d'élé-

gance au corsage, qui a généralement la forme blouse, le plus souvent mis dans la jupe

Pour suivre la mode actuelle, qui a adopté le mélange presque absolu du blanc et du noir, ces corsages sont aussi garnis d'entre-deux et de dentelle blanche ou nuance beurre.

Du reste, le blanc et le beige très clair forment presque la généralité des teintes acceptées pour les jaquettes et les collets que l'on prépare pour les départs à la campagne et les bains de mer.

Les jaquettes sont de longueur facultative, suivant les circonstances où elles doivent être portées ; mais les collets ont beaucoup raccourci avec l'arrivée des chaleurs.



No 2.—TOILETTE FANTAISIE (DEVANT ET DOS)

A peine doivent-ils descendre au-dessus du coude, et ils se composent généralement de deux volants montés sur un petit col faisant le tour du cou, avec le pied recouvert par une ruche ou par un petit col-châle rabattu.

Les ruches sont toujours si jolies et si seyantes que, à moins de chaleurs trop fortes obligeant à se dégarnir le cou, je les préférerais à toutes les autres garnitures.

Pour les robes de soirées et de matinées, que nous avons en plein dans ce moment, on fait énormément de jupes en volants posés sur transparents clairs, blancs de préférence lorsque la dentelle est noire, et *vice versa* lorsque la dentelle est blanche ; ces toilettes sont généralement charmantes et fort appréciées. On peut alors faire le corsage, décolleté en cœur, formé par deux dentelles drapées et croisées au bas de la taille et sur même transparent.

Le noir et le blanc, posés sur du mauve ou du bleu clair, feront de jolies toilettes de blondes, alors que le jaune-paille ou bouton d'or, fort à la mode en ce moment, rendront de vrais services de coquetterie aux jeunes femmes brunes qui voudront s'en faire une parure.

Les petites filles tendent de plus en plus à s'habiller comme les mamans et les grandes sœurs, et il n'y a guère de différences que dans les dimensions et dans les formes exagérées de leurs coiffures.

Presque toutes sont affublées de grandes capelines, fort appréciables sans doute contre les rayons du soleil, mais qui englobent si bien leurs mignonnes figures, qu'elles font l'effet de feuillage recouvrant la violette, que l'on a tant de peine à découvrir. Ces capelines doivent, du reste, toujours être composées d'étoffes et d'ornements très légers....

Je recommande surtout de ne pas affubler les petites filles des gros nœuds Réjane ou Sans-gêne, dont la mode est si friande cette année, mais qui

ne pourraient qu'être grotesques sous les mignonnes petites têtes de nos gentilles fillettes.

BLANCHE VALMONT.

EXPLICATION DES TOILETTES

No 1.—*Toilette fantaisie* (devant et dos), en lainage blanc. Corsage légèrement froncé à la taille et mis dans la jupe sous un entre-deux de dentelle noire formant ceinture. Même entre-deux en longueur sur le corsage. Manches doubles ballons séparés par un bracelet de dentelle. Col. cravate et jockeys-pèlerine de dentelle. Jupe cloche, ornée devant par deux entre-deux mis en longueur retenus en bas par un gros chou de ruban. Dans le bas, entre-deux de longueurs inégales au-dessus d'un autre entre-deux posé en ourlet.

Petite capote de dentelle noir, ornée sur le dessus par deux plumes couteau et par des choux de ruban sur le côté.

Mesure : 12 verges de lainage blanc.

No 2.—*Toilette fantaisie* (devant et dos), en lainage héliotrope. Corsage indéplissable, à taille ronde, recouvert par un corsage Figaro en gaipure noire, relié devant par un chou de ruban et retournant en jockeys-pèlerine sur les manches ballon ; grands poignets de moire violette. Jupe cloche, ornée tout autour par des bandes de moire violette, retenues par des choux.

Chapeau petit Polichinelle, en paille héliotrope, orné en dessus, devant, par deux ailes, d'où émerge une aigrette retenue par un chou de ruban.

Mesure : 4½ verges de lainage, grande largeur.

PROPOS DU DOCTEUR

A quel âge un bébé peut-il marcher — On demande quelquefois : A quel âge peut-on assoir un enfant dans une chaise ? Quand peut-on le mettre sur ses jambes ? A quel âge faut-il lui apprendre à marcher.

Les réponses sont faciles.

On ne doit pas le faire assoir avant qu'il se soit assis spontanément lui-même dans son lit et qu'il soit capable de se tenir sur son séant. Cela se produit parfois le sixième ou le septième mois, parfois plus tard. La position assise n'est pas sans danger, même quand l'enfant la prend lui-même, si on la lui impose prématurément elle fatigue le dos et peut entraver la croissance. On ne doit jamais enseigner à l'enfant à se tenir assis ou à marcher. C'est son affaire, non la nôtre.

Mettez le sur un tapis dans une chambre bien saine ou en plein air, et laissez le jouer en liberté, se rouler, essayer de marcher à quatre pattes ou à reculons, ce qu'il réussit très bien tout d'abord ; cela peu à peu le fortifie et l'enhardit. Quelque jour il essaiera de se mettre sur ses pieds et de se lever en s'appuyant contre les chaises. Il apprend ainsi à faire tout ce qu'il peut, et pas davantage.

On objecte qu'il sera plus longtemps à apprendre à marcher si on le laisse indéfiniment aller sur les genoux et à quatre pattes. Mais qu'on réfléchisse. A explorer ainsi le monde tout seul, il fait connaissance avec les choses, apprend à se rendre compte des distances, se fortifie les jambes et le dos, se prépare enfin à mieux marcher, lorsqu'il arrivera à le faire. L'important n'est pas qu'il marche plus tôt ou plus tard, mais qu'il apprenne à se guider lui-même, à s'aider lui-même, à avoir confiance en lui.

On peut dire sans exagération que le caractère se fait en même temps que s'apprend la marche, et que la manière dont on apprend à marcher n'est pas sans importance au point de vue moral.

Lili n'a pas été sage, aussi est-elle réprimandée par son aieule maternelle qui veut lui faire demander pardon. Lili résiste.

— Eh bien ! si tu ne veux pas, je vais appeler le diable qui va t'emporter.

— Oh ! j'ai pas peur, je sais bien qui viendra pas ! Papa dit tous les jours, en parlant de toi : " que le diable l'emporte ! " et cependant t'es toujours là, grand'mère.

CHOSSES ET AUTRES

—Un peu d'acide carbolique, ajouté à l'eau de chaux dont on se sert pour blanchir les murs de poulaillers, suffit pour tuer la vermine qui s'y trouve.

—Proportionnellement au nombre infini des plantes, il y en a fort peu qui aient de l'odeur, à peu près une sur cent.

La statistique démontre que notre planète a été habitée par pas moins de 66,627,842,333,075,266 êtres humains depuis l'origine des temps.

—La dette nationale du Canada a grandi en douze mois, de \$8,375,129 15 Au 1er avril, elle était de \$304,294,786 27.

—La valeur nominale des billets émis par les banques et le gouvernement du Canada s'élève au chiffre de \$19,575,981.45.

—Les sept vaisseaux de guerre de première classe de l'Angleterre ont coûté \$50,000,000 et toute la flotte \$175,000,000.

—Le plus haut pont suspendu du monde est celui de Fribourg, en Suisse, jeté sur la gorge de Golléron, et dont le tablier est à 317 pieds au-dessus de la vallée.

—Une araignée dévore en un mois 6,000 fois son poids en nourriture. Il faut à un homme au moins trois mois pour consommer en nourriture l'équivalent de son propre poids.

—Il est question de donner un million de piastres à la compagnie du Grand Tronc, pour élever le niveau de ses voies ferrées, de Saint-Henri à la gare Bonaventure.

—Les hommes d'affaires, dit un journal de Chicago, ont toujours trouvé de leur intérêt de s'attacher à conserver les employés dont le travail leur donnait satisfaction. Ils sont assez intelligents pour comprendre que si l'on tient à garder un bon employé, il faut le payer raisonnablement.

—Où sont-ils ces jours d'innocence où les bas de la femme étaient d'une seule couleur, — blancs, crème, noirs, rouges, bleus, violets, marron, jaune, nankin, et même verts ! A présent, une paire de bas à la mode coûte une grosse somme. On en fait qui sont noirs jusqu'à quelques pouces au-dessus de la bottine, et couleur chair en haut, afin pour les faire prendre pour des chaussettes.

—Le matériel roulant d'un chemin de fer coûte pas mal cher. Par exemple, un char plateforme coûte \$380 ; un char à charbon à bascule, \$500 ; un *box car* \$600, un char à bestiaux \$550, un char à fruits \$700 et un char réfrigérateur \$800. Un char pour malle et bagage coûte \$3,500, un char de seconde classe \$4,800, un char de première classe \$5,500, tandis que les meilleurs chars Pullman coûtent \$15,000.

—Un négociant d'une grande expérience, habitué à choisir les marchandises qui résistent bien à l'usure, conseille aux lecteurs d'une certaine feuille de commerce d'épouser des femmes qui aient un petit pied et une voix douce et mélodieusement

timbrée. "Tout le reste passe, dit-il ; la taille élégante peut s'épaissir ; la blonde chevelure grisonnera ou s'éclaircira ; les yeux auront la terrible patte d'oie ; la main même jaunira et se ridera ; mais, dans les longues soirées d'hiver, quand, assis devant le feu, les paupières à demi closes, vous voyez le petit pied de votre compagne et que vous entendez sa jolie voix, il vous revient comme un regain des enchantements de votre jeunesse."

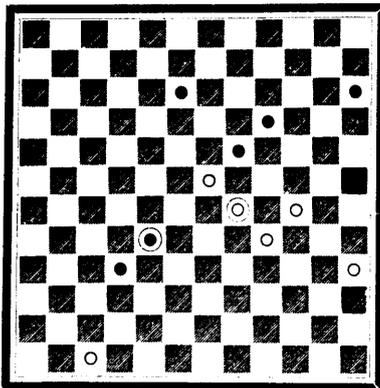
Bien poétique ce négociant !

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 145

Composé par M. Nap. Contant, Montréal

Noirs.—6 pièces



Blancs.—6 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

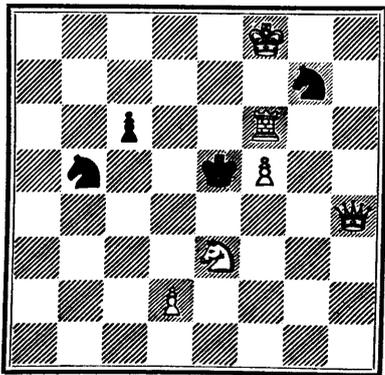
A CORRIGER.—Le problème No 143, tel que publié, est incorrect : il faut transporter le pion 55 à la case 57. Solution la semaine prochaine.

LES ECHECS

PROBLEME No 158

Composé par M. T. Carreras

Noirs.—4 pièces



Blancs.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 157

Blancs	Noirs
1 C 6 R	1 P pr C
2 F 6 F D	2 ?
3 D ou F, échec et mat.	
	Si: 1 R 4 R
2 C 8 D	2 ?
3 C 7 F R, échec et mat.	

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un oeil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie ; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai ressenti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant." — C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCOURSAL A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues et publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

2, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Bleek Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2118.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652



60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du

PACIFIQUE CANADIEN

DE BILLETS SERONT VENDUS

11 Juin - Bons pour revenir jusqu'au 11 / août	18 Août
19 Juin— " " " " " " " " " "	25 Août
26 Juin— " " " " " " " " " "	15 sept.
17 Juil.— " " " " " " " " " "	

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	\$30.00
Binscarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$35.00
Moosaw.....	
Yorkton.....	\$40.00
Prince Albert.....	
Calgary.....	
Red Deer.....	
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST JACQUES

Des MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Il revint souvent, en effet, car ce n'étaient pas des soins d'un jour qui pouvaient rétablir la santé délabrée de ses protégés.

On se fait une habitude des bienfaits comme des mauvaises actions, et M. Villarceau éprouvait une douce satisfaction à voir renaître à la vie ces deux êtres qui, sans lui, étaient menacés d'une mort prochaine.

Il était heureux, le bon docteur, aussi heureux qu'on peut l'être : Mme Villarceau venait de mettre au monde une petite fille, et, dans sa joie, le docteur aurait voulu le bonheur pour tout le monde.

Au bien qu'il faisait, discrètement, il allait associer maintenant, dans son cœur, sa chère petite Valentine.

Il s'intéressait de plus en plus à ses protégées, particulièrement à la fillette qui s'appelait Léonie. Cette enfant, dont les joues prenaient un coloris rose et qui était à présent pleine de vie, le charmait par sa grâce, sa gentillesse, son amusant babillage. Il prenait plaisir à voir le corps de cette enfant se fortifier, son intelligence se développer.

Par ses soins, la mère et la fillette avaient été installées dans un logement plus vaste, mieux aéré, plus sain et convenablement meublé.

Mme Lescurre, — on appelait ainsi la mère de Léonie, — avait repris ses forces et s'était remise à travailler. Néanmoins, comme elle ne gagnait guère, M. Villarceau s'imposait l'obligation de continuer l'œuvre commencée.

Léonie avait huit ans lorsque par suite d'une de ces courtes maladies contre lesquelles la science est impuissante, elle perdit sa mère. Celle-ci avant d'expirer, avait supplié le docteur de ne pas abandonner sa fille, d'être la providence de l'enfant, comme il avait été celle de la mère.

Il avait promis, et pour lui, un engagement était chose sacrée.

Il prit Léonie chez lui et la donna pour compagne à sa fille.

— Comme cela, pensait-il, elle échappera au danger que court à Paris une fille jolie, spirituelle, sans parents, sans fortune, abandonnée à elle-même.

Léonie avait une grande curiosité d'esprit, beaucoup de goût pour le travail ; en lui faisant partager les plaisirs et les études de Valentine, le docteur comptait pour celle-ci sur les heureux effets de l'émulation.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Léonie ? Nous l'expliquerons plus tard.

Mais nous pouvons dire dès maintenant que, déjà, sa jeune tête travaillait. En se rappelant ce que M. Villarceau avait fait pour elle et pour sa mère, presque depuis sa naissance, son intelligence précoce tirait de cela des conclusions qu'elle gardait au fond de son âme.

Certes, le docteur était loin de supposer que sa protégée serait infiniment moins reconnaissante de ses bienfaits que blessée de la situation inférieure dans laquelle elle se trouvait à côté de Valentine.

Il aurait fallu qu'elle fût traitée dans la maison sur le pied d'une égalité absolue ; cependant, le bien-être ne lui manquait pas, et elle n'avait rien à désirer ; mais elle sentait trop que, pour M. et Mme Villarceau et même les domestiques, il y avait une différence entre elle et Valentine. Et elle se disait, non sans amertume, que c'était le pain de l'aumône qu'elle mangeait à cette table où elle était admise.

Par leur attitude, les domestiques lui faisaient comprendre qu'ils ne lui reconnaissaient pas le droit de se prévaloir vis-à-vis d'eux des privilèges qu'il plaisait aux maîtres de lui accorder.

Elle souffrait dans son amour-propre et son orgueil.

Mais profondément dissimulée, pour ne pas dire hypocrite, elle ne laissait pas deviner, même au docteur, qui en aurait certainement été effrayé, le progrès que faisait dans son cœur le sentiment jaloux et envieux.

Elle paraissait avoir pour Valentine une sincère affection, quand, en réalité, elle la détestait.

Le moment étant venu, M. Villarceau plaça les deux jeunes filles dans une de ces maisons d'éducation réservées aux enfants de la haute bourgeoisie.

Là, la nature ombrageuse et irritable de Léonie trouva de nouveaux motifs de récriminations contre la destinée.

Il lui semblait que ses compagnes faisaient constamment allusion à sa pauvreté, à sa situation de jeune fille sans famille. Jusque dans les félicitations qu'on lui adressait, elle croyait deviner une intention impertinente. Toujours en défiance, toujours prête à riposter avec aigreur, elle ne se faisait pas aimer, les meilleurs mêmes lui témoignaient une médiocre sympathie.

Consciemment ou non, par des nuances qui ne lui échappaient point, les jeunes pensionnaires lui faisaient sentir que la reconnaissance lui imposait le devoir de se rendre digne des bienfaits dont elle était l'objet ; que l'instruction, qui était un luxe pour d'autres, était une nécessité pour une fille sans fortune.

Valentine s'ingéniait à panser les blessures faites à l'orgueil de son amie et employait le langage le plus affectueux pour chasser l'amertume de ce cœur gonflé de jalousie.

Léonie était souvent touchée de cette solitude ; mais quand elle se trouvait seule, l'esprit de révolte qui fermentait en elle reprenait le dessus,

et au lieu de savoir gré à Valentine de son amitié, elle s'indignait de l'espèce de protection qu'elle lui imposait.

Léonie sortit du pensionnat un an avant Valentine, avec le brevet supérieure d'institutrice, et elle entra en cette qualité dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

Oh ! ce n'était pas sans répugnance qu'elle entra dans l'enseignement ; mais M. Villarceau lui en avait exprimé le désir, disant que l'heure était venue pour elle de songer à se faire une position.

Elle se sentit fort humiliée... Sous maîtresse, c'était une quasi-servitude !

Néanmoins, comme toujours, elle parut satisfaite ; mais elle en avait gros sur le cœur.

Et elle se disait, parlant de M. et Mme Villarceau :

— Ils devaient me garder auprès d'eux afin de me marier, comme ils parlent déjà de marier Valentine.

Toujours la jalousie, toujours l'envie.

Le docteur et sa femme ne l'abandonnaient pas, loin de là. C'était Mme Villarceau qui lui achetait ses toilettes, la fournissait de linge, sans compter les petits cadeaux de bijoux qui rendent si heureuses les jeunes filles, même les moins coquettes. Et Léonie était coquette, très coquette.

Chaque fois que Mme Villarceau lui offrait un bijou, elle pensait :

— Ils seront bien plus beaux et plus riches, ceux qu'elle achètera pour Valentine.

Elle était toujours la bienvenue chez le docteur où elle venait passer ses jours de congé.

Elle voyait là le jeune docteur Philippe Delteil, qui se plaisait à causer avec elle. Elle se figura que le jeune homme était épris d'elle.

Pourquoi ne l'épouserait-il pas ?

Lui aussi était sans fortune.

Etre la femme de Philippe Delteil, qui était en passe de faire son chemin et d'arriver à la fortune par son travail, devint son idée fixe, son rêve.

Belle, instruite, intelligente, spirituelle et causant bien, assurément Léonie pouvait inspirer un amour profond. Mais, déjà, et sans que l'on pût encore s'en douter, Philippe Delteil aimait Valentine, qui était à son tour sortie du pensionnat.

Dans ce même temps, un ouvrier sculpteur sur bois, plus qu'un ouvrier, un véritable artiste nommé Lebrun, travaillait dans la maison de M. Villarceau à des panneaux dont le docteur voulait décorer sa salle à manger et son cabinet de travail.

Auguste Lebrun n'était certainement pas le premier venu. Il avait trente deux ans et, depuis plusieurs années, il travaillait pour son compte ; dans les dernières expositions d'œuvres d'art, on avait remarqué les ouvrages sortis de ses mains, et il lui venait des commandes qui suffisaient et au delà à la simplicité de ses goûts.

Il devint très amoureux de la jeune et belle institutrice, et sachant qu'elle était sans famille et absolument sans fortune, il n'hésita pas à demander sa main au docteur Villarceau.

Le docteur pouvait-il mieux marier sa protégée qu'à ce brave et honnête garçon !

Il présenta la demande de Lebrun à Léonie, lui disant que ce mariage assurait son avenir et qu'il connaissait assez le sculpteur sur bois pour lui garantir qu'il la rendrait heureuse.

Léonie refusa net.

Elle avait ses idées, son rêve.

Mais bientôt, tout à coup, on parla du mariage de Valentine et de Philippe Delteil.

De la bouche même de celle qui la croyait son amie, Léonie apprit que Mlle Villarceau aimait M. Delteil et en était aimée.

L'institutrice tombait de toute la hauteur de ses illusions.

Elle ne laissa rien voir de ses impressions ; au contraire, souriante, elle félicita Valentine.

Mais quelle rage grondait sourdement en elle !

C'était peu de temps après qu'avaient été faites ces tentatives, que nous connaissons, pour empêcher le mariage de Mlle Villarceau.

Léonie n'était pas la dernière à pousser des cris d'indignation ; elle ne comprenait pas qu'il y eût des gens capables de se livrer à de pareilles infamies. C'était lâche, c'était odieux.

Et avec quelle expression de tendresse elle embrassait Valentine et mêlait ses larmes à celle de la pauvre affligée.

Ah ! elle jouait son rôle en très habile comédienne.

Elle pouvait d'autant faire croire à ses sentiments affectueux, à la sincérité de ses paroles indignées, que nul ne se doutait, pas même M. Delteil, qu'elle avait caressé dans son cœur l'espoir, non encore perdu, que le jeune docteur lui donnerait un nom.

Seul, le docteur Villarceau, qui se méfiait toujours et avec raison des démonstrations trop bruyantes, soupçonna Léonie d'être l'auteur de ces menées ténébreuses, de ses manœuvres odieuses qui éloignaient M. Delteil de sa maison et menaçaient le repos et l'avenir de sa chère Valentine.

Mais il ne dit rien n'ayant pas une preuve évidente, il ne pouvait flageller la perfide et ingrate Léonie comme elle le méritait, l'écraser sous son œuvre de jalousie et d'envie.

Quand, malgré tout, le mariage de Mlle Villarceau fut décidé et près de s'accomplir, ce fut un véritable coup de foudre pour l'institutrice. Il n'y avait plus rien à faire, il lui fallait renoncer à son rêve, porter le deuil de ses visées ambitieuses.

Cependant, un premier refus n'avait pas découragé Auguste Lebrun. De nouveau il demanda la main de Léonie, en s'adressant à elle-même. Cette fois, il fut accepté.

L'institutrice ne demandait qu'à sortir au plus vite de son école.

Trois semaines après le mariage de Valentine eut lieu celui de Léonie.

Mme Villarceau remit au sculpteur sur bois une somme de douze mille francs. C'était la dot qui, depuis des années, était destinée à la jeune épouse.

Douze mille francs ! Qu'était-ce que cela ?

Léonie considéra ce nouveau bienfait comme une humiliante aumône.

Telle était cette créature astucieuse, dévorée par la jalousie et l'envie, qui sera appelée à jouer un rôle important dans cette histoire et qui passera passionnée, sombre, terrible, à travers les péripéties de notre drame.

III.—LA LETTRE ANONYME

Le docteur Villarceau s'était laissé tomber dans un fauteuil. Les coudes sur son bureau et la tête dans ses mains, il resta longtemps absorbé dans ses pensées.

Il se rappelait tout le bien qu'il avait pu faire dans sa vie et s'apercevait que ce bien, dans le plateau de la balance, était lourd à côté de la reconnaissance.

Enfin il se leva.

Son visage, tout à l'heure si tourmenté, avait repris son expression habituelle d'ineffable bonté.

Il sonna.

Presque aussitôt le valet de chambre parut.

— Veuillez, lui dit le docteur, faire prévenir Mme Delteil que je désire lui parler et que je l'attends dans mon cabinet.

M. Villarceau resta debout, attendant sa fille.

La jeune femme ne tarda pas à se présenter.

— Vous avez à me parler, mon père ? dit-elle, en offrant son front au baiser paternel.

— Oui, ma fille, je désire causer quelques instants avec toi, répondit le docteur.

En lui-même il se disait :

— Elle vient encore de pleurer.

— Tiens, reprit-il, assieds-toi là, à côté de moi, sur ce canapé.

Le docteur avait son doux sourire sur les lèvres.

La jeune femme paraissait embarrassée, inquiète.

— Valentine, dit M. Villarceau, en prenant une des mains de sa fille, il se passe ici, dans notre maison, des choses qui nous affligent beaucoup, ta mère et moi, et tu dois comprendre qu'une pareille situation ne peut pas s'éterniser, qu'elle a assez duré.

— Mon père . . .

— Ta mère t'a interrogée et tu as refusé de lui répondre ; à mon tour, je t'interroge et j'espère bien que tu ne continueras pas à garder un silence que nous ne pouvons plus surporter. La paix qui régnait ici est troublée et j'entends qu'elle y soit rétablie.

Valentine, réponds à ton père qui t'en prie et qui, au besoin, l'exige ; qu'est ce que tu as ?

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune femme.

— Ce ne sont pas des larmes que je te demande, reprit doucement M. Villarceau, mais des paroles de confiance ; sèche tes pleurs, tu as assez pleuré depuis quinze jours, et verse dans mon sein les peines de ton cœur.

Il ne m'a pas été difficile de voir qu'un nuage s'était élevé entre toi et Philippe, quelque malentendu, sans doute, et que j'ai résolu de faire cesser. Voyons, Valentine, que t'a fait ton mari, qu'as-tu à lui reprocher ?

Les yeux de la jeune femme se remplirent de lueurs sombres.

— Il me trompe ! s'écria-t-elle.

— Oh ! oh ! fit le docteur en hochant la tête.

Il reprit à haute voix :

— Et Mme Delteil est jalouse, comme elle l'a été déjà autrefois.

— Mon père . . .

Après un silence, M. Villarceau continua :

— Valentine, ne juges-tu pas un peu, beaucoup sur les apparences ? N'as-tu pas appris à te méfier de ta nature ombrageuse, de ton imagination souvent trop ardente, de ta trop grande crédulité ? Oh ! ce n'est pas toujours un défaut d'être crédule, car la crédulité est une des formes de la bonté ; mais il faut se garder d'accepter tout aveuglement.

Mais, ma fille, ne vois-tu donc pas le tort que tu te fais toi-même en supposant, en croyant que ton mari te trompe . . . Tu te rabaisse, tu te fais injure, Valentine. Tu es jeune, belle, instruite, tu as toutes les grâces de la femme et tu admets que ton mari puisse te délaisser pour une autre . . . Mais regarde-toi donc et demande-toi si, pour M. Delteil, il y a une autre femme qui puisse t'être comparée ?

Mais tu es prise d'un accès de jalousie et tu ne raisonnes pas. Enfin, sur quoi appuies-tu cette accusation qui te portes contre ton mari ?

— Mon père, je suis sûre . . .

— S'il en est ainsi, la chose devient grave. Valentine, qu'elle preuve as-tu de l'infidélité de M. Delteil ?

— Mon père, il ne se passe pas une semaine sans qu'il se rende à Ville-d'Avray, secrètement.

— Oh ! secrètement . . . Il peut avoir là un malade à soigner.

— Il y a là, mon père, une toute jeune femme, très jolie, avec laquelle il reste de longues heures. Elle habite une charmante petite maison au bord du lac ; c'est elle qui ouvre la porte à M. Delteil lorsqu'il arrive mystérieusement, on les voit se promener dans les allées du jardin, elle s'appuyant amoureusement au bras de Philippe, et échangeant de tendres paroles.

— Diable, diable, murmura M. Villarceau. Est-ce que tu as vu cela de tes yeux ? demanda-t-il.

— Non, mon père ; il eût été indigne de votre fille de s'abaisser à ce rôle répugnant d'espionne. C'est un ami de mon mari, M. Viochet, qui m'a appris que M. Delteil se rendait fréquemment à Ville-d'Avray.

— Comment, s'écria le docteur avec une sorte de stupeur, M. Viochet s'est rendu coupable d'une pareille trahison envers son ami !

— Ne l'accusez pas, mon père ; il m'a dit cela très innocemment, je vous assure.

M. Villarceau prit un visage extrêmement sérieux.

— Valentine, dit-il gravement, si, réellement, ton mari te trompe, il m'a trompé, il me trompe moi-même odieusement. S'il s'est rendu indigne de ton affection, il ne mérite plus la grande confiance que j'avais en lui ; alors il ne peut rester sous mon toit, il faut qu'il parte.

La jeune femme tressaillit violemment.

M. Villarceau continua :

— Nous introduirons contre lui une action judiciaire et nous obtiendrons votre séparation de corps et de biens.

Valentine était devenue livide.

— Oh ! non, mon père, pas cela, pas cela, s'écria-t-elle éperdue.

— Pourtant, ma fille . . .

— Lucien est son fils, mon père !

— Hé, que nous importe ?

— Mais je l'aime, je l'aime toujours !

— Permetts, Valentine, mais il me semble que vous vivez comme si, déjà un jugement du tribunal civil vous avait séparés.

La jeune femme éclata en sanglots.

Il y eut un silence pendant lequel M. Villarceau parut réfléchir profondément.

— Valentine, dit-il brusquement, c'est innocemment, sans mauvaise intention — et je veux le croire — que M. Viochet t'a appris que ton mari allait souvent à Ville-d'Avray, ce ne peut être lui qui t'a fait connaître ces détails dont tu m'entretenais tout à l'heure.

— En effet, mon père.

— Alors, une autre personne t'a renseignée.

Et comme la jeune femme gardait le silence :

— Valentine, reprit le docteur d'une voix lente, nous sommes en présence d'un fait exceptionnellement grave et qui peut me déterminer, moi, le docteur Villarceau, à prendre une résolution énergique ; il est de toute nécessité que je sache tout ; et cacher à ton père quoi que ce soit, serait lui faire une grosse injure.

— Mon père, j'ai reçu une lettre.

— Ah ! Et de qui est-elle, cette lettre ?

— D'une personne qui s'intéresse à mon bonheur.

— Troubler le repos d'une épouse, d'une mère, jeter la douleur dans son âme, est une étrange manière de s'intéresser à son bonheur. Qui est cette personne ?

— Je ne la connais pas.

— Une lettre anonyme, alors ?

La jeune femme courba la tête, comme accablée.

— Oh ! Valentine, reprit M. Villarceau d'un ton fort affligé, je ne croyais pas, après l'expérience que tu as acquise par la souffrance, que tu pus encore subir la funeste influence d'une lettre anonyme, qu'un sentiment mauvais a pu seul inspirer, quand même elle te ferait connaître la vérité.

Quand as-tu reçu cette lettre ?

— Il y a eu hier quinze jours.

— Un dimanche.

— Oui.

— Elle t'a été remise ici ?

— Non, à la porte de l'église, après la messe.

— Naturellement par une personne inconnue.

— Une dame âgée, bien mise.

— Inconsciente de son action ou une complice.

— Elle s'est approché de moi et m'a dit :

— " N'est-ce pas vous, madame, qui êtes madame Delteil ?

— " Oui, madame, répondis-je.

— " J'ai ceci à vous remettre, reprit-elle."

Et elle me glissa dans la main une lettre sous enveloppe cachetée.

— Alors, tu t'es empressée de rentrer, et sans rien dire ni à ton mari ni à ta mère, tu t'es dérobée à leurs regards pour lire la lettre. Oubliant combien tu avais eu à regretter ta crédulité d'autrefois, tu as laissé descendre dans ton cœur, goutte à goutte, le poison que cette lettre distillait.

M. Delteil et ta mère remarquèrent le changement subit qui s'était fait en toi ; immédiatement ils te questionnèrent, et au lieu de leur répondre en plaçant sous leurs yeux l'écrit dénonciateur, tu t'es renfermée dans un mutisme d'autant plus inquiétant pour ta mère et peut-être même pour ton mari, que rien ne semblait pouvoir le justifier.

Au lieu de prendre bravement le taureau par les cornes, comme on dit, tu t'es dérobée à une explication pourtant si nécessaire et que tu aurais dû provoquer. Tu as préféré verser des larmes secrètes, souffrir, faire souffrir ton mari, ta mère, ton fils et donner à ton père le triste spectacle d'une désu-

nion qui lui paraissait incompréhensible. Par ta faute, ma fille, la situation s'est aggravée et, très perplexe, je me demande à quelle résolution je devrai m'arrêter.

— Ainsi, mon père, vous êtes convaincu....

— Dame, fit le docteur gardant son impassibilité et se rendant impénétrable, tu as fortement ébranlé ma confiance en M. Delteil.

— Mon père, je vous en supplie, pas d'éclat, ne vous mettez pas en colère contre mon mari.

— Pourtant, ma fille....

— S'il nous quittait, notre enfant et moi, j'en mourrais, mon père !

— C'est bien, Valentine, je serai prudent.

Un imperceptible sourire courut sur les lèvres de M. Villarceau.

— A propos, dit-il, est ce que tu as conservé cette lettre ?

— Oui, mon père.

— Tu as bien fait ; il faut toujours pouvoir dire : Je sais, et voilà comment j'ai su. Où est la lettre, Valentine ? Je voudrais la lire.

— La voici, mon père, dit la jeune femme, sortant de son corsage le papier accusateur.

M. Villarceau lut attentivement ces lignes, très habilement rédigées, dont sa fille lui avait donné le résumé et où, sous les fleurs, se cachait la dent du reptile.

Il n'eut pas une parole indignée, il ne laissa voir qu'une douloureuse surprise.

— Non, fit-il, comme se parlant à lui-même, je ne connais pas cette épitre.

— Ni moi, mon père.

— Cependant, cette personne qui ne veut pas être connue, nous connaît, te connaît bien, Valentine. Pour qu'elle t'ait prévenue si charitablement, il faut, en effet, qu'elle s'intéresse vivement à ton bonheur et à la gloire de notre maison.

La jeune femme ne remarqua point avec quel ton ironique son père avait prononcé ces paroles.

— Tu veux bien que je garde cette lettre, reprit-il.

Et sans attendre la réponse de sa fille, il mit le papier dans sa poche.

Il y eut quelques instants de silence.

— Valentine, dit-il tout à coup, ne soupçonnes-tu pas qui est l'auteur de cette lettre ?

— Non, mon père.

— N'as-tu pas pensé que cette lettre anonyme pouvait bien venir de la même personne qui a écrit, dicté ou inspiré celles que tu as reçues avant ton mariage ?

— Quoi, mon père, vous supposeriez....

— Ma fille, quand on se trouve en présence d'une chose mystérieuse, comme d'une personne qui met un masque sur son visage, on est en droit de tout supposer.

Ma chérie, continua M. Villarceau, enveloppant sa fille d'un regard plein de tendresse, tu es un cœur d'or, une créature d'élite et ne croyant pas à la perfidie. Dans ta candeur, ta droiture, ta loyauté, tu ne saurais admettre chez les autres des sentiments qui ne ressemblent pas aux tiens. Certes, j'aime mieux te voir ainsi que prématurément déflante. Forcément, tu acquerras l'expérience qui vient toujours à la suite des illusions perdues ; tu sauras mieux alors ce que c'est que le monde et tu verras qu'il n'y a pas que le bien dans la vie.

Enfin, tu ne soupçonnes aucune des personnes que nous connaissons d'être l'auteur ou l'inspirateur de cette lettre anonyme ?

— Non, mon père.

— Eh bien, moi, Valentine, j'ai dans l'idée que ton amie, Mme Lebrun, n'est pas étrangère à ce que j'appelle nettement une infamie.

— Que dites-vous ? s'exclama la jeune femme, regardant son père avec de grands yeux ahuris.

— Tu l'as entendu.

— Oh ? mon père, mon père ! Comment, vous si bon, si juste, pouvez-vous avoir une pareille pensée ? Mais pourquoi, dans quel but, je vous le demande, mon amie aurait-elle fait cela ?

— Valentine, il y a au fond du cœur de Léonie deux terribles passions : la jalousie et l'envie.

— Et vous l'accusez ! Je ne vous reconnais plus, mon père.

— Tu sauras plus tard si j'ai tort.

— Mon père, je vous assure que Léonie a toujours été pour moi la meilleure des amies. Je la connais, je suis sûre de son affection, de son dévouement et, je vous le dis, mon père, rien n'autorise vos injurieux soupçons.

— Valentine, je me reprocherais vertement d'accuser qui que ce soit, surtout un de ces déshérités qui, exposés à tant d'excitations malsaines, ont droit à l'indulgence. Je voudrais me tromper, mais malheureusement je ne me trompe pas.

— Encore une fois, mon père, vous êtes injuste à l'égard de Léonie.

— L'énergie avec laquelle tu la défends prouve bien l'excellence de ton cœur.

— Mon cœur ressemble au vôtre, mon père.

— Pas toujours, comme tu peux en juger. Mme Lebrun t'a-t-elle fait une visite dans ses derniers temps ?

— Elle est venue me voir la semaine dernière.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a vue pâle, triste et s'est tout de suite inquiétée. En m'embrassant très affectueusement, comme toujours, elle m'a demandé doucement pourquoi elle me trouvait ainsi. Je l'ai rassurée en lui disant que depuis quelques jours j'étais un peu souffrante ; mais que je me sentais beaucoup mieux.

Alors, nous avons parlé de nos enfants, de Lucien et de Paul, conve-

nant que nous étions deux heureuses mères. Elle m'a fait l'éloge de M. Delteil, dans lequel elle voit le meilleur des hommes, le modèle des maris. Elle m'a parlé aussi de sa grande admiration pour le docteur Villarceau, de tout ce qu'elle vous doit, de sa profonde reconnaissance ; enfin, mon père, c'est de la vénération qu'elle a pour vous.

Le docteur avait écouté ce panégyrique le front plissé.

— Mme Lebrun, répliqua-t-il, parle trop haut et trop souvent de ce que j'ai fait pour elle.

— Mon père, lui reprocheriez-vous sa reconnaissance ?

— Non, mais je voudrais qu'elle l'exprimât autrement et plus sobrement.

— En vérité, je ne vous comprends pas.

— Ma fille, les sentiments vrais ne s'affichent pas comme le fait des siens Mme Lebrun ; ils se traduisent avec mesure, sans affectation, sans emphase. Je suis désolé de t'enlever une de tes illusions, ma pauvre Valentine, mais j'ai suffisamment étudié Léonie pour pouvoir te dire qu'elle est profondément dissimulée, la femme la plus fausse que je connaisse.

— Décidément, mon père, vous êtes cruel.

— Je te l'ai dit et je te le répète, Léonie est rongée par la jalousie et l'envie.

— Oh ! jalouse et envieuse, elle ! quand elle n'a pour vous, mon père, pour nous tous que de la gratitude. Elle sait bien que si vous ne l'aviez pas en quelque sorte adoptée, elle eût été condamnée à l'existence d'une ouvrière ou d'une servante.

Le docteur eut un doux sourire et, secouant la tête.

— Elle sait cela, dit-il, mais elle voudrait l'oublier. Vois-tu, ma chère enfant, si je n'approuve pas ceux que le sort a favorisés de mépriser les déshérités de la fortune, je ne saurais trop blâmer ces derniers quand ils jettent un regard envieux sur ceux qui sont au dessus d'eux, que ce soit par le hasard de la naissance ou la position acquise par le travail.

Je me demande si je n'ai pas eu tort de faire pour Léonie ce que j'ai fait.

— Allez-vous, maintenant, vous reprocher d'avoir été bon ?

— Peut-être, Valentine. Je n'ai pas assez pensé à ce qui pouvait résulter de l'éducation que Léonie a reçue. Je n'ai pas compris le danger qu'il y avait pour elle à la mêler à des compagnes parlant sans cesse des équipages dans lesquels elles vont se promener au Bois, des bals donnés dans les hôtels de leurs parents ; je n'ai pas compris que je l'exposais ainsi à faire des rapprochements douloureux, à se livrer à des réflexions qui sont la source de bien des chagrins et aussi de bien des fautes.

Que de fois elle a dû se dire : " Pourquoi ces demoiselles sont-elles dans l'opulence, tandis que j'ai la pauvreté en partage ? Je ne suis pas moins belle et intelligente qu'elles, pourquoi donc sont-elles plus favorisées que moi ?

— Mais Léonie n'a jamais eu de pareilles pensées.

— Tu le crois.

— Je n'ai pas oublié avec quelle joie elle applaudissait à mes succès et me félicitait des éloges que l'on m'adressait.

— Qui te dit que, intérieurement, elle n'en souffrait pas ?

— Vous êtes impitoyable.

— Qui te dit que le poison de la jalousie ne s'infiltrait pas dans son cœur ? Ne sais-je pas que beaucoup de vos compagnes ne l'aimaient point ?

— Ces demoiselles lui en voulaient de la supériorité de son intelligence et prenaient souvent un lâche plaisir à l'humilier.

— Oui, Valentine, c'était lâche et cruel, car elles ont causé de terribles blessures. Le caractère de Léonie s'est aigri, et elle s'est certainement abandonnée à des élans de révolte contre ces distinctions sociales qui ne correspondent pas toujours à celles de l'esprit et du cœur.

Mais je reviens à ce que nous disions tout à l'heure : tu me demandais pourquoi, dans quel but Mme Lebrun t'aurait fait parvenir cette lettre anonyme qui porte contre M. Delteil une accusation des plus graves.

Eh bien, je te réponds : celle dont tu te crois si tendrement aimée n'est pas ton amie, elle est ton ennemie.

— Oh !

— Elle est fausse, te dis-je, fausse en tout : elle a réussi à te tromper comme elle a su me tromper moi-même. Elle est jalouse de toi et tout ce que tu as, elle te l'envie.

Ce qu'elle veut, entends-tu, ma pauvre enfant ? ce qu'elle veut, c'est détruire ton bonheur dont elle est jalouse, comme elle a tenté autrefois d'empêcher ton mariage.

— Mon Dieu, mais si ce que vous dites était réel, mon père, ce serait monstrueux, Léonie serait une misérable, une infâme !

— Je t'ai dit que tu aurais des preuves, tu les auras.

La jeune femme laissa échapper un long soupir et se courba comme écrasée.

— Avant ton mariage j'ai pu observer certaines choses, de petits faits insignifiants en apparence et auxquels je n'apportai qu'une médiocre attention ; mais, depuis, tout cela m'est revenu à la mémoire et j'ai acquis la conviction que ton mariage dérangeait fort les combinaisons ambitieuses de Léonie.

Valentine se redressa brusquement.

— Comment cela, mon père interrogea-t-elle.

— Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elle aimait Philippe Delteil, mais je suis certain qu'elle s'était mis en tête qu'il l'épouserait. Tu comprends que, dédaignée par M. Delteil, qui t'aimait, elle a été blessée au vif dans son amour-propre, sa vanité et son orgueil.

— Oh ! mon père, est-il donc possible que Léonie soit un pareil monstre d'hypocrisie.

La Banque Jacques-Cartier

Assemblée annuelle des Actionnaires.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque Jacques-Cartier a été tenue dans les bureaux de la Banque, Mercredi, le 20 Juin 1894.

Étaient présents : — L'honorable M. Alph. Desjardins, président ; MM. A. S. Hamelin, vice-président ; Dumont Laviolette, Joël Leduc, A. L. de Martigny, l'honorable J. G. Laviolette, MM. H. Laporte, de la maison Laporte, Martin et Cie ; A. Aumond, de la maison J. L. Cassidy et Cie ; Hubert Desjardins, maire de Maisonneuve ; Godfroid Laviolette, L. J. O. Beauchemin, de la maison C. O. Beauchemin et Fils ; Aristide Larose de la maison Larose et Paquin ; J. E. Beaudry, J. A. Bonin, avocat ; l'échevin G. N. Ducharme, de Ste-Cunégonde ; MM. Anatole Larose, Joseph Melançon, N. P., Lucien Huot, A. Laurin, gérant de la succession l'honorable Louis Renaud.

L'honorable M. Alphonse Darjardins ayant été appelé au fauteuil, et M. A. de Martigny prié d'agir comme secrétaire, le rapport de la dernière assemblée est lu et approuvé. Le président lut ensuite le rapport suivant, présenté par les directeurs, sur les affaires de l'année écoulée, et ils s'expriment ainsi :

Messieurs.

Le Bureau d'administration a l'honneur de vous présenter son rapport des opérations de la Banque pendant l'année écoulée le 31 mai 1894 :

La balance au crédit des profits et pertes, le 31 mai 1893.	\$ 4,632 89	
Les profits nets de l'année écoulée, déduction faite des frais d'administration et des pertes subies et à subir.	48,656 83	\$3,289 69
Dividende 34 0/10 1er déc. 1893.	\$17,500 00	
Dividende 34 0/10 1er juin 1894.	12,500 00	
Porte au fonds de réserve.	10,000 00	45,000 00
Balance des profits disponible.		\$8,289 69

Suivant les prévisions dont nous vous faisons part l'année dernière, nous n'avons pas à porter cette année un chiffre de profit égal à celui du dernier exercice. Nous nous appuyons exclusivement cette fois sur des bénéfices réalisés au cours des opérations ordinaires de la Banque. Ayant de plus à faire face à une situation remplie d'incertitude il a été jugé prudent de restreindre l'escompte afin de garder constamment en caisse de plus fortes réserves. Néanmoins après avoir servi le même dividende que les années passées nous avons ajouté encore au fonds de réserve dont le montant aura bientôt acquis 50 pour cent du capital.

Répondant à de pressantes sollicitations nous avons décidé d'ouvrir deux nouvelles agences dont l'une à Sainte-Anne de la Pérade, centre d'un riche district où le commerce du bois et l'industrie laitière prennent, de jour en jour, plus de développement, et l'autre à Paspébiac qui dès l'automne prochain sera le terminus du chemin de fer de la Baie des Chaleurs et est déjà le centre commercial de cette région.

Le bureau principal et les diverses succursales et agences ont été régulièrement inspectées et nos administrateurs se font un plaisir de témoigner du zèle et de la conduite avec lesquels le Directeur-Gérant et les autres officiers de la Banque ont généralement accompli leurs devoirs respectifs.

Le tout respectueusement soumis,
Par ordre du Bureau,

ALPH. DESJARDINS,
Président.

BILAN GÉNÉRAL : — LA BANQUE JACQUES-CARTIER

31 MAI 1894

PASSIF	
Capital-Actions	\$ 500,000 00
Fonds de Réserve	225,000 00
Réduction d'escomptes sur Billets à échoir	25,000 00
Profits et Pertes — Balance disponible	8,289 19
Dividendes non réclamés	2,592 17
Dividende No 57, 3/4 p. c. payable 1er juin 1894	17,500 00
Total dû aux Actionnaires	\$ 778,381 86
Billets de la Banque en circulation	379,847 00
Dépôts ne portant pas intérêt	660,685 91
Dépôts portant intérêt	2,171,291 36
Dépôt du Gouvernement Fédéral	19,037 60
Dépôt du Gouvernement Provincial	50,000 00
Dû à des succursales de la Banque	31,178 81
	\$4,090,422 54

ACTIF	
Espèce, or et argent	\$ 37,242 94
Billets de la Puissance	149,476 00
Billets et chèques d'autres banques	194,568 74
Dû par d'autres banques en Canada	10,705 46
Dû par d'autres banques en pays étrangers	42,367 21
Dû par d'autres banques dans le Royaume-Uni	10,445 10
Dû par les agences de la Banque	30,775 76
Fonds de garantie au gouvernement fédéral pour la circulation	21,722 85
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques	150,675 00
Prêts à escomptes courants (déduction faite des intérêts sur billets à échoir, \$25,000) c.	3,064,633 31
Billets passés dûs	16,605 32
Dettes garanties par hypothèques	64,764 79
Créances en liquidation, non spécialement garanties, après avoir pourvu aux pertes	97,661 43
Propriétés foncières	67,839 44
Édifices de la Banque à Montréal et ses succursales	100,421 35
Ameublement et papeteries	29,517 84
	\$4,090,422 54

ÉTAT DES PROFITS POUR L'ANNÉE EXPIRANT LE 1ER JUIN 1894

Dr.	
Dividende No 54 de 3 1/2 p. c. payé le 1er décembre 1893	\$17,500 00
Dividende No 55 de 3 1/2 p. c. payable le 1er juin 1894	15,500 00
Porté au "Fonds de Réserve"	10,000 00
Balance au Crédit du Compte "Profits et Pertes", 31 mai 1894	8,289 69
	\$53,289 69

Cr.	
Balance au Crédit du Compte "Profits et Pertes", 31 mai 1893	\$ 4,632 86
Profits nets pour l'année, déduction faite des frais d'administration, Intérêt sur Dépôts, Pertes et Pertes probables	48,656 83
	\$53,289 69

A. L. DE MARTIGNY,
Directeur-Gérant.

Les propositions suivantes sont alors adoptées :

Proposé par le président, appuyé par le vice-président, que le rapport qui vient d'être soumis soit approuvé et imprimé pour l'usage des actionnaires.

Adopté.
Le président ayant prié MM. Joseph Melançon et Anatole Larose d'agir comme scrutateurs, il fut procédé à l'élection des directeurs. Après le dépouillement du scrutin, les messieurs dont les noms suivent furent déclarés élus directeurs : L'honorable Alph. Desjardins, A. S. Hamelin, Dumont Laviolette, Joël Leduc et A. L. de Martigny.

Proposé par l'honorable J. G. Laviolette, appuyé par M. H. Laporte, que des remerciements soient votés au président, au vice-président et aux directeurs pour les services qu'ils ont rendus à la Banque pendant l'année qui vient de s'écouler.

Adopté.
Proposé par M. J. E. Beaudry, appuyé par M. Alphonse Aumond, que cette assemblée se plait à reconnaître la manière satisfaisante avec laquelle le directeur-gérant, l'inspecteur, les gérants des succursales et les autres officiers de la Banque ont rempli leurs devoirs.

Adopté.
Des remerciements ayant été votés aux scrutateurs, l'assemblée a été déclarée close.

(Signé) ALPH. DESJARDINS,
Président.

A. DE MARTIGNY,
Directeur-Gérant.

LE PRÊTRE ET LE MÉDECIN

Il est deux hommes que l'on rencontre souvent auprès du malade et quelquefois en même temps, tous deux venus pour soulager, quoique diversement, ses douleurs, tous deux attendus d'ordinaire avec impatience et accueillis avec plaisir. Respecte les tous deux, cher malade, et montre toi reconnaissant pour les soins qu'ils prodiguent, l'un à ton âme, l'autre à ton corps endoloris.

L'un est ministre de celui dont saint Paul disait :

" Nous n'avons pas un pontife incapable de compatir à vos infirmités, mais éprouvé par la tentation de toutes manières. Comme Jésus-Christ, et par sa grâce, le prêtre est un mélange d'homme et de Dieu, il connaît les souffrances de l'infirmité parce qu'il est homme, mais en même temps il peut t'enseigner, te justifier en Dieu, t'offrir à Dieu pour ton salut avec Jésus, Dieu lui-même, le sacrifice pur, saint et sans tache de l'au-delà ! "

En conséquence honore-le cet homme, dont on a dit avec raison qu'il est un autre homme Dieu, un autre Christ, et n'attends pas pour le demander, pour le laisser monter, que ton entourage le juge à propos ; plus vite il arrivera pour te réconcilier avec Dieu, plus vite la paix, le calme s'établiront dans ton âme et je ne sais que quel charme se répand jusque sur la souffrance elle-même acceptée et supportée pour Dieu. La Paix à cette demeure, dira-t-il en entrant et peut-être douter que l'ange gardien, la sainte Vierge, le doux Sauveur invoqués par lui n'apportent à ton âme cette paix désirable !

" Honore aussi le médecin " nous disent les Livres Sacrés. " Offre donc d'abord ton sacrifice à Dieu et appelle ensuite le médecin. "

Oui, on rencontre encore de ces hommes dont parle l'Écriture, dignes de confiance et de respect, honnêtes,

éclairés, craignant Dieu, sachant que l'homme est, comme l'a dit un Allemand, un composé de temps et d'éternité. Honore-les donc cher malade, honore-les !

Fais plus encore, prie le bon Dieu de l'éclairer sur ta maladie . . .

H. L.

LE SECRET DE VIVRE EN PAIX

Il y avait une femme d'une basse condition, qui était la plus malheureuse personne du monde ; elle avait un mari qui la battait tous les jours, jusqu'à la rendre malade.

Un jour, elle alla trouver une vieille femme de ses voisines qui passait pour avoir beaucoup de science ; quelques ans même, parce qu'elle venait à bout de tout ce qu'elle entreprenait, disaient qu'elle était sorcière.

La vérité est que cette femme, ayant beaucoup de prudence, et s'attachant à reconnaître les caractères des personnes avec lesquelles elle vivait, leur faisait faire tout ce qu'elle voulait, et prévoyait ce qu'elles avaient envie de faire.

La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, et comme elle la connaissait aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle voulait employer sa science pour lui rendre service. Elle alla donc chercher une grande cruche pleine d'eau, la mit sur une table, fit trois tours en disant quelques paroles latines ; puis elle mit deux grains de sel dans cette eau et, en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine :

— Gardez cette eau bien soigneusement, et toutes les fois que vous verrez votre mari prêt à se fâcher, emplissez votre bouche de cette eau ; tant que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas.

La femme remercia beaucoup sa voisine et ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avait commandé. Elle ne doutait plus que cette vieille ne fût véritablement sorcière, car, pendant les huit jours que l'eau dura, son mari ne la battit pas une seule fois.

Elle fut fort affligée quand elle vit sa bouteille vide, et retourna chez la vieille pour la prier de la remplir.

— Vous n'en avez pas besoin, lui dit cette femme : cette eau est de l'eau de la rivière, sur laquelle j'ai dit des paroles qui ne signifiaient rien.

— Mais pourtant, dit la jeune femme, cette eau a eu la vertu d'empêcher mon mari de me battre.

— Parce qu'elle vous a empêché de répondre à votre mari, dit la vieille, car vous ne pouviez parler tant que vous en aviez dans la bouche ; retournez à votre maison, et quand vous verrez que votre mari aura trop bu, ou qu'il sera de mauvais humeur au lieu de l'obstiner, et de lui dire des injures, gardez le silence, comme si votre bouche était pleine d'eau, et vous verrez que sa colère se passera.

La jeune femme suivit le conseil de la vieille, et elle s'en trouva bien, car son mari n'étant plus contredit mal à propos, perdit l'habitude de se mettre en colère, et vécut toujours bien avec sa femme, qu'il aimait beaucoup aussitôt qu'elle fut devenue douce et patiente.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

GARNITURES NOUVELLES

500 PIECES

Magnifiques garnitures nouvelles viennent d'être reçues et sont offertes en vente aux prix de vente du déménagement...

DENTELLES NOUVELLES

Nous pouvons dire sans crainte d'être contredits que nous avons en stock la plus grande importation de dentelles "point d'Irlande et Guipure" qu'il y ait à Montréal...

VOYEZ-LES

BRODERIES ET VOILES

Pour lère Communion

Votre choix sur notre stock entier de broderies et voiles de lère communion aux prix de vente du déménagement...

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame, coin la rue St-Pierre

Conditions: au comptant et un seul prix TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. F.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE



MAISON - BLANCHE

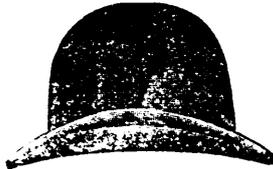
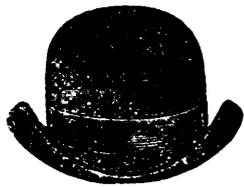
65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

Merceries

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT



Formete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 651

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques...

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente partout dans les

ETATS-UNIS

ET AU

CANADA

il est servi à table pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel, il nourrit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRANDES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Epicier

CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

PATENTS CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business...

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMPLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER...

Vendus en gros et en détail chez GEO. TUCKER LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.-Prix 25c

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 juin 1894.

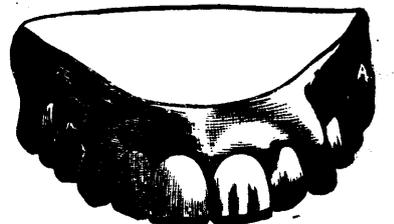
34,842

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Nouveaux procédés américains pour piépage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S. No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal